

Dans ce numéro : La suite des Mémoires de Michel Almazian.

3^e Année - N° 78

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES.

24 Avril 1930

DÉTECTIVE

des faits divers

NUITS DES HALLES



(Photo H. Manuel)

Que de drames secrets, que d'aventures pathétiques cachent les "Nuits des Halles", pendant que la vie ardente du travail déferle dans les rues de cette étrange cité son flot pittoresque et grouillant.

(Lire pages 8 et 9, le premier article de l'enquête de Marcel MONTARRON.)



LA ROUTE HOMICIDE

1 Oh oh, tiens tiens... mais oui voilà une victime de "chauffards"...

2 arrêtons-nous et attendons des témoins. S'agit pas de passer pour l'auteur de l'accident...

3 Vite ! Monsieur le gendarme : il y a là-bas un blessé, je vous ai attendu pour les constatations...

4 Comme il doit souffrir, Monsieur le gendarme ! voyez ses contorsions...

5 J'ai justement mon appareil photographique, nous allons prendre la position du corps...

Le « double » et la réforme du bague

M. Juvanon, comme Gouverneur de la Guyane française, s'est fait remarquer par un sens réaliste des réformes à entreprendre pour la bonne administration d'une colonie entre toutes sacrifiées, en même temps que par une compréhension très humaine de son rôle de « tuteur », en quelque sorte, des militaires de forçats que la Métropole a fixés sur le sol guyanais.

Appelé à d'autres fonctions, M. Juvanon n'en continue pas moins de s'intéresser à la colonie qui a vu s'employer le meilleur de son activité, et aux Français, même de mauvais aloi, qui y résident.

La fameuse question du « double » et celle plus générale de la réforme du bague sont au premier rang de ses préoccupations.

Aussi sommes-nous certains que nos lecteurs, dont l'attention se penche avec nous sur ces problèmes d'ordre social, prendront le plus vif intérêt à la lecture de la lettre ci-dessous que M. Juvanon a bien voulu nous adresser :

Monsieur le Directeur,

UNE lettre émouvante du libéré Rousseno — que j'ai connu lors de mon Inspection Générale de 1927, aux Iles du Salut, et que j'ai fait sortir d'une cellule de l'Île Saint-Joseph, dans des conditions que j'exposerai un jour prochain — vous a fourni le sujet d'une chronique de « Détective », intitulée : « Une mesure inhumaine », aux termes et aux conclusions de laquelle je crois devoir pleinement associer l'autorité que me donne ma qualité d'ancien Gouverneur de la Guyane Française.

Aucun doute ne saurait subsister dans l'esprit de ceux qui comme moi, connaissent le sort lamentable des libérés, dont un fameux comité de patronage créé par un décret du 18 septembre 1925 n'a jamais daigné s'occuper.

La situation des libérés est telle que, durant mon séjour à la Guyane, j'ai vu traduire en cours d'assises un malheureux qui, dans l'impossibilité de trouver travail et nourriture, avait incendié une baraque afin d'être renvoyé au bague.

Je dois dire, également, que l'obligation de la résidence à temps, autrement dit « le double », de la peine pour les condamnés à moins de huit années de travaux forcés, et celle perpétuelle pour les condamnés à huit années et plus, comme une seconde peine, que la presque unanimité des jurés et de la plupart des magistrats ignorent. Elle est exorbitante, et, je n'hésite pas à le dire, injuste.

Et j'ajoute qu'en attendant la suppression de cette mesure, l'Administration pénitentiaire a pour devoir de mettre les libérés à même de suffire à leur existence ; c'est ce que j'ai dit et répété, c'est ce que j'aurais imposé si j'étais resté davantage à la Guyane.

Mais ce n'est pas tout. J'ai gouverné la Guyane de février à octobre 1927. Avant de me rendre à mon poste, je ne connaissais du bague que ce que m'en avait appris la lecture — obligatoire pour moi — de rapports officiels, de même celle de quelques articles de grands quotidiens parisiens que j'ignorais pas, certes, l'existence de la forte et intéressante étude de M. l'Inspecteur des Colonies Henri, (aujourd'hui Ins-

pecteur Général, Directeur du Contrôle au Ministère des Colonies) ; également les retentissants rapports d'Albert Londres et de Roubaud. Mais, intentionnellement, j'avais négligé cette documentation, me réservant de n'en prendre connaissance qu'après m'être rendu compte de visu des réalités.

J'ai donc vécu à la Guyane — dont, en France, l'opinion publique ignore beaucoup, sinon tout. J'ai vu de très près le bague, j'ai pris contact avec tout le personnel administratif et de surveillance qui s'en occupe, j'ai parcouru tous les camps, visité tous les locaux et toutes les installations, j'ai observé transportés, rélogés et libérés. J'ai entendu toutes les doléances, j'ai dit à tous et à chacun, fonctionnaires, surveillants et surveillés, ce qu'à mon sens il importait de dire. En un mot, j'ai vu tout ce que me suis rendu compte de tout, j'ai agi.

J'ai trouvé, hélas, une Administration pénitentiaire en plein désarroi, en pleine... décomposition — le mot n'est pas exagéré. J'ai tenté de remédier à une situation vraiment déplorable à tous égards. Je me suis efforcé d'appliquer les décrets réformateurs du 18 septembre 1925 — qui, comme toutes choses humaines, renferment des imperfections, voire des dispositions inopérantes et quelque peu enfantines, telle la pose d'un galon rouge sur les manches du bourgeois des transportés de 1^{re} classe. Je me suis heurté à l'incompréhension d'une Administration pénitentiaire routinière et aux conceptions particulières — c'est le moins que j'en puisse dire.

J'ai dû montrer une certaine fermeté — tout en m'efforçant, d'être foncièrement juste et bienveillant. J'ai obtenu quelques résultats, j'en aurais obtenu d'autres encore, mais je n'ai pu réaliser le programme que je m'étais tracé... et pour

DÉTECTIVE

RÉDACTION ADMINISTRATION
35, Rue Madame
PARIS - VI^e
Téléphone : LITTRÉ. 32-11

GEORGE-KESSEL
Directeur
Rédacteur en Chef

Marcel MONTARRON
Secrétaire général

Un nouveau détective vient de s'imposer dans la littérature. C'est l'inspecteur Tony, le héros des Drames de l'Espionnage, de Gabriel Bernard, dont le premier volume, à peine paru, a suscité un mouvement de curiosité passionnée. En moins d'une journée, certains libraires ont épuisé tous leurs exemplaires de Tony Détective Français.

Et lecteurs et lectrices retiennent les volumes suivants : l'Homme au Macfarlane, Minna l'Espionne, L'Agent n° 12, Les Ombres de Mayerling, etc., etc.

C'est que Tony est un grand « as » du contre-espionnage et des hautes missions internationales. Ses méthodes diffèrent essentiellement de celles de ses impossibles confrères anglosaxons. Tony n'est pas qu'une machine à raisonner. Sa maîtrise professionnelle ne l'empêche pas d'être un grand caractère, un homme sensible et charmeur, capable d'aimer et d'inspirer un grand amour.

Les aventures de Tony contiennent par le grand écrivain Gabriel Bernard, avec cette force et cette netteté qui le caractérisent, se réfèrent souvent à des événements historiques tels que l'affaire Schnaebélé, l'énigme de San Remo ou le drame de Mayerling. Elles doivent intéresser tous ceux et toutes celles qui aiment les grands récits d'action, de mystère, de vérité et de sentiment.

Deux volumes par mois 1 fr. 50 le volume. Jules Tallandier, 75, rue Dareau, Paris.



M. Adrien JUVANON ancien gouverneur de la Guyane Française.

cause. J'ai, en effet, quitté la Guyane dès la fin d'octobre 1927, au moment même où je tenais enfin le levier de commande, et c'est-à-dire, ou par mon insistance, j'avais obtenu du gouvernement de la République l'ordonnement des dépenses de l'Administration pénitentiaire, prérogative qui, seule, permet au Chef de la Colonie un contrôle réel des dépenses, et lui donne, par là-même, une pleine et entière autorité.

J'ai pensé, depuis lors, qu'il ne serait pas inutile de rappeler pour quelles raisons et dans quelles conditions a été créé le bague, et de préciser ce qu'il est à l'heure actuelle. Je me suis persuadé, également, de la nécessité impérieuse de démontrer, avec preuves à l'appui, que si l'on ne veut pas porter le fer rouge dans la plaie pénitentiaire, que si l'on s'entête à ne pas vouloir réorganiser de fond en comble une institution dont la faillite apparaît à tous ceux qui ne sont pas volontairement aveugles ou sourds, et qui non seulement coûte annuellement une trentaine de millions — sinon davantage — aux contribuables métropolitains, mais également porte un préjudice incalculable à la Guyane Française, dont elle paralyse complètement le développement économique, il n'y a qu'un remède radical, celui envisagé par un Ministre des Colonies clairvoyant, M. Edouard Daladier : supprimer cette horrible et inutile mesure, à une réforme radicale du bague, que je mets au point une étude où l'on ne trouvera que « ni vaine sensiblerie ni rigorisme excessif », et par laquelle je m'adresse, dans un but élevé, au bon sens comme à la raison de mon pays. Je ne manquerais pas de vous en faire part.

Veuillez agréer, etc...

ADRIEN JUVANON.

CLAUDE ANET

Mayerling

GRASSET 15 fr.

En vérité sur le tragique roman d'assassinat de l'archiduc Rodolphe.

Un nouveau détective vient de s'imposer dans la littérature. C'est l'inspecteur Tony, le héros des Drames de l'Espionnage, de Gabriel Bernard, dont le premier volume, à peine paru, a suscité un mouvement de curiosité passionnée. En moins d'une journée, certains libraires ont épuisé tous leurs exemplaires de Tony Détective Français.

Et lecteurs et lectrices retiennent les volumes suivants : l'Homme au Macfarlane, Minna l'Espionne, L'Agent n° 12, Les Ombres de Mayerling, etc., etc.

C'est que Tony est un grand « as » du contre-espionnage et des hautes missions internationales. Ses méthodes diffèrent essentiellement de celles de ses impossibles confrères anglosaxons. Tony n'est pas qu'une machine à raisonner. Sa maîtrise professionnelle ne l'empêche pas d'être un grand caractère, un homme sensible et charmeur, capable d'aimer et d'inspirer un grand amour.

Les aventures de Tony contiennent par le grand écrivain Gabriel Bernard, avec cette force et cette netteté qui le caractérisent, se réfèrent souvent à des événements historiques tels que l'affaire Schnaebélé, l'énigme de San Remo ou le drame de Mayerling. Elles doivent intéresser tous ceux et toutes celles qui aiment les grands récits d'action, de mystère, de vérité et de sentiment.

Deux volumes par mois 1 fr. 50 le volume. Jules Tallandier, 75, rue Dareau, Paris.

Un émouvant appel !... Un de nos lecteurs nous adresse un appel en faveur d'un malheureux, Francis Dumont, qui, libéré du bague, agonise actuellement en Guyane, où il est encore astreint à un séjour de trois années.

Francis Dumont a été condamné pour un larcin commis au préjudice de son beau-frère, et il a terminé sa peine.

Ce malheureux a été réformé pendant la guerre à 100 % pour tuberculose. D'éminentes personnalités, sont intervenues en sa faveur. Le gouverneur de la Guyane, le lieutenant-colonel Carmouze, chef du Service de santé, ont demandé au ministre son renvoi immédiat en France.

Dix-huit mille mutilés et anciens combattants de Saône-et-Loire ont intercédé dans le même sens.

... Nous espérons de tout notre cœur que le Ministre de la Justice, auquel nous adressons cet émouvant appel, saura user, en faveur de Francis Dumont, de son droit de grâce.

DÉTECTIVE

ABONNEMENTS

France et Colonies	1 an 5 mois	55,» 28,»
Étranger		72,» 37,»
Tarif A		82,» 43,»
Tarif B		82,» 43,»

Compte Chèque Postal n° 1298-37

3 MES AMOURS DE CHEMINEAU

MÉMOIRES DE MICHEL ALMAZIAN (1)

J'étais libre. J'étais heureux ; j'aimais ma femme, j'aimais mes enfants ; une accusation abominable m'a conduit dans l'enfer des voleurs et des assassins, à la Santé...

Ainsi va la vie. Ainsi au lendemain des journées florissantes ai-je regretté l'époque où, chemineau, je parcourais les routes de l'Homélie.

Mon départ de Choucha fut celui des enfants pauvres de mon pays. Je fis un paquet de mes hardes je partis au lever du jour. Toute ma famille était plongée dans le sommeil...

J'avais quelques économies : des roubles d'or que j'avais amassés un par un, car en ces temps lointains on ne connaissait pas le monnaie de papier. J'avais la crainte qu'on me volât, aussi me confectionnai-je une ceinture en laine pour protéger mon trésor, n'y laissant qu'une ouverture du diamètre d'un rouble, que je bouclai avec deux épingles.

Kassur contre le vol, je me procurai un solide gourdin pour me défendre contre les chiens, les taureaux et même contre les hommes.

Et je partis, prêt à braver l'inconnu, les dangers, la misère... Un sentiment me fortifiait, celui qui me laissait prévoir que j'allais gagner de l'argent, que j'allais pouvoir aider ma bonne mère Sophie, mon brave père, que les secours que j'allais leur envoyer pourraient compenser l'affection dont je les privais. Je les prévins de mon départ, par un mot hâtif, dont les termes, dans ma cellule de la Santé, me sont souvent revenus à la mémoire.

— Ne connaissez-vous pas M. Almazian ? lui demandai-je naïvement.

L'homme s'esclaffa.

— Pourquoi veux-tu voir ce monsieur Almazian ?

— Je lui racontai que j'arrivais de Choucha, que je me nommais Michel Almazian et que je cherchais du travail. Je lui appris en outre le prénom de mon oncle et celui de ma tante : Anna.

— Je suis ton oncle, Clarassine, me dit-il, que veux-tu faire ? Tu es tailleur... Il y a trop de tailleurs à Bakou... En attendant, je peux t'employer chez moi, comme vendeur... Tu seras nourri et logé pour la peine. Cela te va-t-il ?

Le hasard m'avait mis sur la route de mon oncle. J'acceptai ses propositions d'enthousiasme et tombai dans ses bras. Il me promit de me considérer comme son fils, voire de me laisser sa succession. Je n'en pouvais croire mes yeux,



Almazian, jeune homme, photographie entre ses deux frères.

secourront aux jours de détresse, tandis que, de part le monde, il ne trouvera qu'égoïsme et mépris.

Il ajoutait :

— J'ai fait comme toi, jeune homme. J'ai quitté mon père et ma mère, depuis j'erre, sans amis, sans toit à la merci des passions humaines... qui retentissent à certaines heures de gémissements et de cris.

Mon vagabond s'exprimait dans vingt idiomes ; il parlait couramment le russe, l'arménien, le turc, le français et l'hébreu. Il m'apprenait le langage mystérieux des routes ; il lisait les signes secrets qui renseignent les pauvres sur les mœurs des pays qu'ils traversent...

Je m'épris si fort de lui que je m'endiais pour assurer notre subsistance commune... Un paysan, outre les dons qu'il me fit, consentit à me vendre pour un prix infime du lard, du fromage et du beurre. Nous devorâmes nos provisions à l'ombre d'un donjon, dont mon compagnon me retraça la sinistre légende. Ici errait l'ombre de Guy des Tourettes, chevalier français parti dans l'armée de Saint-Louis, à la conquête de Constantinople et dont le corps traversé de flèches était resté sans sépulture... La légende que j'entendis ce jour-là me fit trembler jusqu'aux os. Ainsi allâmes-nous sans avoir pris le train, jusqu'à Bakou où j'espérais retrouver un oncle et une tante qui étaient établis commerçants...

Ma première conquête

Bakou est une grande ville, où les immeubles neufs pullulent et où l'Orient se pare des merveilles du monde occidental.

Comment dans cette ville allai-je retrouver des parents que je ne connaissais pas et dont j'avais à peine entendu parler.

La chance, que j'ai si peu connue dans l'existence, me servit le jour de mon arrivée.

Après avoir longé le boulevard de la gare, j'avais, debout devant un magasin de brocanteur, un homme au visage réjoui, ayant plutôt l'allure d'un pochard gai que celle d'un commerçant.

mes oreilles. Décidément un ange gardien veillait sur moi...

Dès ce jour l'odyssée du chemineau Michel Almazian s'annonçait comme devant être interrompue... Interrompue pour peu de temps, comme on le verra bientôt... Néanmoins je m'installai dans l'arrière-boutique de mon oncle. J'étais promu garçon de magasin. Je balayais la boutique ; je recevais les clients. Je connaissais de nouveau le bonheur.

Ce fut l'époque de ma première conquête. Oserai-je l'avouer ? Je séduisis une femme et cette femme était ma tante, et je la séduisis bien malgré moi, je vous l'affirme...

Souvent j'avais demandé à mon oncle de me faire faire la connaissance de ma tante Anna. Il avait éludé ma demande, m'affirmant que sa femme ne connaissait pas l'arménien. Sa femme, disait-il, avait été élevée à Sébastopol par une grande dame russe et n'était pas de notre monde...

Je ne compris qu'un peu plus tard qu'il vivait séparé de sa femme... Je le compris un matin où je le vis devant la boutique en compagnie de plusieurs fêtards et de plusieurs femmes. Aussi me trouvais-je dans un état de surprise inexplicable lorsqu'un jour, une femme que je pris pour une cliente, entra dans la boutique et m'adressa fortement en me saluant du nom de « neveu ».

C'était une femme élégante et mince, vêtue, non comme une Arménienne, mais comme une Russe de Moscou. Elle me parla de ma mère... O joie... Elle énumérait mes frères et mes sœurs, au nombre de quatorze... Elle émit le désir de me connaître plus, si bien qu'elle se préoccupa de savoir comment je vivais et même où je couchais.

Je lui montrai un vieux divan qui me servait de lit.

— Tu n'as pas de draps, me dit-elle.

Je répondis :

— De vieilles couvertures me tiennent lieu d'édréon !...

Elle me plaignit :



Michel Almazian, quand il était soldat au 175^e régiment d'infanterie.

— Quel infâme gredin que mon mari, quel égoïste !...

Ce fut elle qui me proposa un rendez-vous que je n'aurais pas eu l'audace de lui donner.

— Je t'apporterai des draps en cachette de mon mari, me dit-elle. Ton oncle est une brute qui ne t'a recueilli que parce que tu lui tiens lieu de domestique et que tu seras ses intérêts. Brute n'est-il pas nécessaire que tu lui racontes ma visite... Je ne sais quand je viendrai, mais je frapperai trois fois à l'huis. Ouvrez, je serai là.

Elle partit... Peu après son départ, j'entendis dans mes poches le tintement de plusieurs pièces d'or... Ces roubles ne m'appartenaient pas. Décidément c'était une bien brave femme que tante Anna, car nulle autre qu'elle n'aurait pu me faire ce cadeau.

Qu'on veuille bien excuser la faute de jeunesse qu'elle me fit commettre. Je ne cessai de penser à elle pendant les jours qui suivirent. J'y pensais bien davantage encore lorsque j'entendis contre ma porte, un soir, le signal convenu.

Qu'on veuille bien excuser la faute de jeunesse qu'elle me fit commettre. Je ne cessai de penser à elle pendant les jours qui suivirent. J'y pensais bien davantage encore lorsque j'entendis contre ma porte, un soir, le signal convenu.



Un Cosaque, vu par Almazian.

Ma tante pénétra dans la boutique. Elle avait apporté les reliefs d'un festin. Aussi me fit-elle manger et boire. Je n'osais tout d'abord profiter de sa générosité. Elle m'encourageait :

— Tu n'as pas faim ? C'est l'émotion. Moi aussi, la première fois que je me suis trouvée avec un homme j'ai eu l'estomac serré...

Elle me pressa contre elle. Des larmes emplirent ses yeux. J'en attribuai volontiers la cause à ma belle jeunesse. J'aurais dû penser qu'elle avait vu plusieurs vertes d'alcôve en ma compagnie et que ce n'étaient pas les premiers de cette soirée de confidences... O naïve candeur des premières amours !...

Elle me raconta ses chagrins, ses ennuis, ses déceptions. Je la plaignis :

— Pauvre tante !...

Notre conversation dura jusqu'à ce que j'eusse perdu le contrôle de moi-même. A six heures du matin, seulement, elle quitta la boutique.

J'étais atterré de mon aventure et de mon audace. Pour comprendre mon état d'esprit il convient de savoir que j'avais été élevé dans des principes stricts, dans l'ignorance de l'amour.

Ma belle tante était grande... L'arrivée inattendue de mon oncle aggravait mon émoi. Je n'avais pas l'habitude de la duplicité. Mon parent ne remarqua rien, me sembla-t-il, mes joues rouges, mon regard fuyant...

— Patron, lui dis-je. J'ai abandonné la route et je le regrette. Votre boutique m'a donné de mauvais rêves !

Eh bien ! dit-il simplement, il faut partir. Je vais t'aider à changer d'existence.

Je repris la route qui devait me mener à Paris et à la Santé !...

(A suivre.)

Michel ALMAZIAN.



Une fête champêtre à Choucha. Almazian se trouve entre les deux femmes à droite de notre photographie ; il joue d'une sorte de balalaïka.



La ferme de Jacquy, à Servance, où le drame se déroula.

SOUS LE DU PAR

FOUET RÛCIDE



Maurice Jacquy sort de la prison de Vesoul pour être conduit devant le juge d'instruction.

Vesoul (De notre envoyé spécial).

Aujourd'hui, Vesoul n'est pas calme. Cette petite ville de province vient d'être coup sur coup secouée par trois crimes commis dans la région. Deux rentières ont été assassinées. Un danseur mondain, Barjot a été soupçonné, arrêté, inculpé. A peine s'était atténué le bruit de cette affaire, qu'une autre mort mystérieuse, survenue à Servance, à quelques kilomètres, vint agiter, de nouveau, les nerfs d'une population paisible. Le cadavre d'une vieille femme, la mère Jacquy, fut retrouvé à la fin de l'année dernière, à un barrage de la rivière l'Ognon.

Aujourd'hui, le meurtrier présumé, Maurice Jacquy, le fils de la victime, qui n'est jusqu'à présent inculpé que de coups à ascendants, doit être confronté avec les témoins du drame obscur, le père Jacquy, la femme de l'inculpé, sa belle-sœur, des voisins.

Les gendarmes viennent de l'extraire de la prison. Il marche entre eux, vêtu d'un bourgeois bleu, d'une culotte de velours à côtes, coiffé d'une casquette à visière de cuir. Il va le front bas.

C'est un grand gaillard, très jeune — il n'a pas 25 ans — solide, bien découpé. Parfois, il lève les yeux pour regarder tous ces curieux, pour s'étonner de ce photographe qui le mitraille. Il parle aux gendar-

mes, d'une voix égale, basse, sans ton. Il souriait peut-être s'il n'avait la vague impression que, lorsqu'on est enchaîné, on a un rôle à jouer et que ce rôle ne comporte pas le sourire.

Il gravit les marches du Palais de Justice, pénètre dans la salle des témoins, attenante au cabinet du juge d'instruction. Dans cette salle, attendent déjà le père Jacquy, la femme de l'inculpé, sa fillette âgée de trois ans.

Maurice Jacquy n'a pas un élan du cœur. J'attends, je souhaitais qu'il se précipitât vers sa femme, vers son enfant, vers son père qu'il a martyrisés.

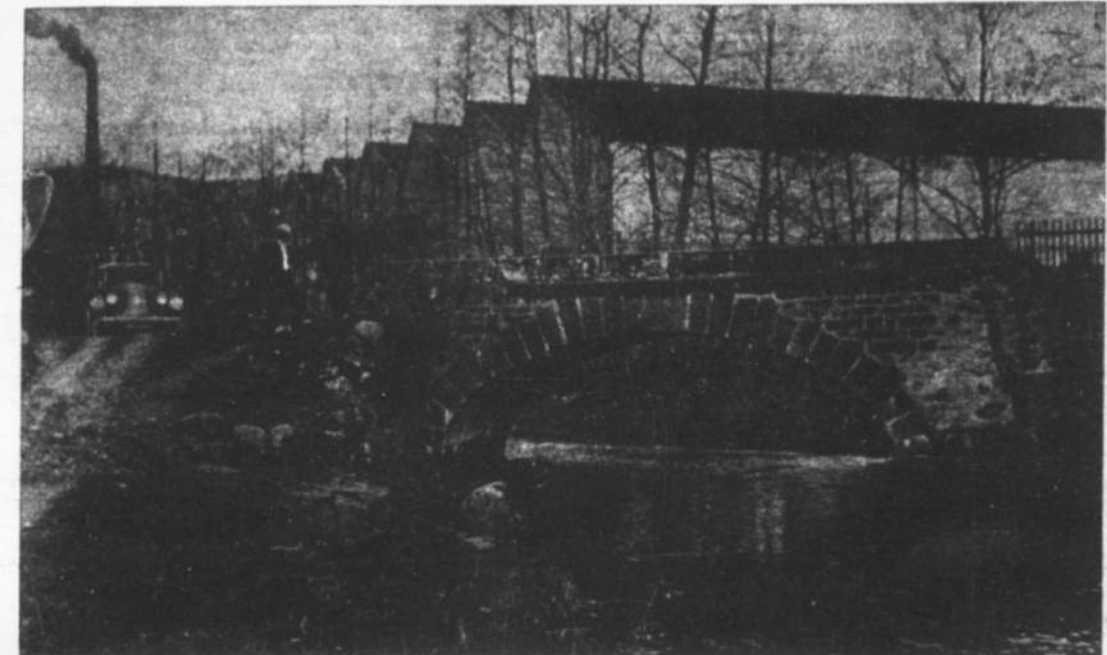
Le misérable ne bronche pas. Il est impassible, sans larmes, sans le tressaillement intérieur qui fait battre les paupières, remuer les lèvres, jaillir les larmes, convulsivement.

Il reste debout; pas un mot, pas un geste. Il faudra tout à l'heure que son avocat, M^r Lévy, lui glisse à l'oreille: « Vous devriez embrasser votre père, votre enfant, votre femme » pour qu'il y pense et s'y résolve.

Il répondra sans émotion, aux questions du juge.

« Je l'ai serrée un peu, oui ! mais je ne l'ai pas tuée. Je frappais mon père et ma mère, mais seulement parce qu'ils se saoulaient, M. le juge.

Ainsi, Maurice Jacquy, celui que dans la région on appelle « le monstre au fouet » se défend en accusant ses parents.



C'est à cet endroit que la mère Jacquy tomba ou fut jetée à l'eau.

A Lure, on m'avait dit: « Vous allez à Servance, pour le crime de Jacquy. C'est horrible, ce fils qui battait ses parents jusqu'à les tuer de coups. Mais nous autres, de la plaine, ça ne nous étonne pas. Dans la « montagne », ils sont presque tous alcooliques. Il n'y a pas si longtemps encore que, le matin, ils partaient au travail avec une chopine d'eau-de-vie dans leur besace; et ce n'est pas rare que les jeunes enfants, descendant à l'école, déjeunent, d'un morceau de pain, trempé dans de l'eau-de-vie. Alors!...

Alors, les forfaits ici, sont effroyables. Affaires de meurtres compliquées de sadisme; drames de la terre où l'alcoolisme et la cupidité se conjuguèrent pour le jeu du drame. Tel est le crime de Jacquy.

Maurice Jacquy n'aimait que l'école buissonnière. Il fallait le conduire en classe, à coups de corde. Encore s'échappait-il aux heures de récréation. Sont-ce ces coups reçus dans l'enfance qui lui donnèrent le goût d'en distribuer ensuite, sans mesure, à ses parents? Belle matière à dissertation pour des disciples de Freud.

Le père Jacquy, les premiers temps, appliquait sa rude main sur Maurice, mais il se lassa le premier, désespérant de ne jamais rien faire de ce drôle. Il y avait son travail, il y avait le marchand de vins qu'il ne fallait pas négliger, car il faisait meilleur vivre au café qu'auprès de la mère Jacquy, bougonne, avare. Il faisait meilleur vivre, au café clair et propre, que dans la ferme sale, au sol humide.

Quand Maurice fut plus grand, son père prit même l'habitude de l'emmener au café. Il devait en être mal récompensé.

A seize ans, Maurice frappait sa mère pour lui soutirer de l'argent et le père Jacquy laissait faire. Ce fut d'ailleurs bientôt son tour d'être malmené par le vaurien.

Un jour, les deux hommes se battirent. Le fils allait avoir le dessous; il n'avait encore que dix-sept ans et le père, rude montagnard, était solide. Maurice Jacquy eut alors l'idée de prendre un fouet, un lourd fouet de charretier qui traînait à portée de sa main et il se mit à en donner des coups violents sur la tête de son père qui, bientôt, cruellement blessé, perdant son sang en abondance, s'affaissa.

Ce soir-là, qui marqua la victoire du fils indigne, marqua aussi pour les parents, le commencement d'une vie terrible, d'un enfer.

Maurice Jacquy s'adonnait à la boisson. Pour boire, il avait besoin d'argent; ivre, il devenait féroce.

La pauvre mère, en sut quelque chose. Il ne se passa presque plus de jour, que son fils ne la frappât sous les prétextes les plus futiles, le plus souvent pour lui arracher quelques sous qu'il allait ensuite jeter sur le zinc du marchand de vins.

sur le dos de sa mère. La malheureuse, méritée, sanglante, tournait dans la pièce en hurlant. Elle se cachait derrière les meubles, tentant d'échapper aux coups furieux du monstre. Celui-ci la prenait alors aux cheveux, la traînait dans la chambre et recommençait sa terrible fustigation jusqu'à ce que son bras fut las ou que sa victime fût évanouie.

Le père Jacquy subissait, d'ailleurs, le même régime, à l'occasion. Mais lui, trouvait le moyen d'échapper souvent à la brute. Il se réfugiait au café ou s'enfuyait dans la montagne. Il lui advint souvent de coucher à la belle étoile, pour n'être pas soumis à la question du fouet.

Ce furent d'atroces années. On ne comprend pas dans les grandes villes, où l'on



C'est à cet endroit que la mère Jacquy tomba ou fut jetée à l'eau.

comprend mal, que de telles scènes d'horreur puissent librement se dérouler; que des voisins, que la police n'interviennent pas.

Notre sensibilité s'accommode mal de ces brutalités qui semblent banales dans les rudes campagnes où l'on a déjà bien du mal à vivre, où l'on n'a ni le loisir, ni l'envie de s'occuper des autres.

Toujours est-il que ces actes sauvages durèrent des années sans que personne s'occupât d'y mettre un terme. On se contentait de blâmer sa brutalité, mais pas tout haut, car on le craignait; on se contentait de plaindre les malheureuses victimes de cette brute.

Il fallut qu'il commît un crime pour qu'enfin la justice s'émût...

Le 28 décembre, dans l'après-midi, Maurice Jacquy et sa femme allèrent chercher du bois dans la forêt, avec la voiture et les vaches. Pendant ce temps, la mère Jacquy se rendait à la scierie du Rô Janneau où on lui devait 100 francs. A quatre heures et demie, le bois étant chargé, ils revinrent à Servance. Maurice Jacquy arrêta la voiture devant la cantine d'une fabrique de tissage, près de chez lui et il entra dans l'établissement où il but quelques verres de vin blanc qui ne tardèrent pas à compléter l'ac-



Le père Jacquy, que son fils martyrisait.

tion d'une chopine d'eau-de-vie, vidée dans la forêt.

C'est alors que la mère Jacquy — la mère Montailion comme on dit dans le pays, à cause d'une vieille histoire amoureuse qu'on lui prête, sans d'ailleurs aucune preuve — rentrant de la scierie, vit la voiture et voulut la rentrer à la ferme, comprenant que son fils ivre n'en viendrait pas à bout.

Ceci exaspéra la colère de l'ivrogne et lui fournit le motif d'assouvir ce qui était à présent une passion pour lui; battre ses parents.

Il quitta la cantine, prit sur la voiture son fouet, son terrible fouet.

A ce seul geste, la malheureuse comprit ce qui l'attendait. Elle courut se cacher dans l'écurie. Jacquy enfonça la porte; la lanterne siffla, s'abattit sur les reins de la femme qui, accroupie dans un coin, comme une bête traquée, gémissait sous les coups redoublés. Maurice Jacquy, voulant débarrasser sa mère de ce coin, se rapprocha d'elle; la sortie se trouva libre; elle fit un bond de bête et se sauva sur la route. Son fils la poursuivit en continuant à frapper. Elle revint à la maison, le visage inondé de larmes, le corps couvert de sang. Le monstre était toujours là derrière elle, brandissant son arme terrible et l'abattait avec sauvagerie sur les flancs de la vieille que ses vêtements en lambeaux revêtaient à peine.

La scène douloureuse dura longtemps. La vieille réussit encore à se traîner sur la route. Elle n'alla pas loin. Une poigne de fer la saisit à la gorge. On entendit, dans la nuit profonde, un grand cri désespéré. Le pont était tout proche et toute proche la rivière alors torrentueuse...

Ce ne fut que le lendemain, à quelques centaines de mètres de là, au Rô Janneau, qu'un riverain vit couler au fil de l'eau quelque chose qu'il prit alors, dans le soir tombant, pour une planche et qui était le cadavre de la mère Jacquy, enfin délivrée d'une existence infernale...

Plus de trois mois passèrent. Le médecin de Servance avait délivré le permis d'inhumer. A l'enterrement de la mère Jacquy, son fils suivait le cercueil. Il était décemment habillé de noir et ce jour-là, par ex-



La femme de l'inculpé et sa petite fille.

ception, il ne s'enivra pas, du moins pas au café.

On disait au village: « Elle est bien délivrée ».

On aurait fini par l'oublier si le fils Jacquy n'avait continué de boire et si l'inculpé, alors, reporté sur son père et sur sa femme la violence qu'il exerçait, auparavant, sur sa mère!

Un jour qu'il cognait plus fort encore que de coutume, des voisins entendirent le père Jules Jacquy qui gémissait: « Ah! je sais bien que tu veux me tuer comme tu as tué ta mère, pour avoir la maison et les terres et les vaches et tout! »

Une lettre anonyme — c'est le recours des lâches et c'est un procédé qui sert beaucoup à la campagne — parvint à la gendarmerie de Melisey.

La police, puis la justice allaient entrer en scène...

M. Pollard, procureur de la République et M. Chevrier, juge d'instruction, se déclarèrent à se rendre à Servance à la suite de nombreux rapports significatifs, que leur avait adressés la gendarmerie de Melisey.

Les voisins, la femme de la brute, sa belle-sœur, Mme Marie-Louise Pierre et sa belle-mère, Mme Prudhomme qui avaient assisté à l'horrible affaire du 28 décembre, furent entendus par le juge d'instruction qui se résolut à ordonner l'autopsie de la victime.

Si jamais un médecin-légiste fut net dans ses conclusions, ce fut bien le docteur Munier, de Lure, chargé de cette opération de justice.

Son rapport est un acte d'accusation brutal, définitif. Les muscles du cou ont été tel-

lement écrasés par une main de fer qu'ils ne forment plus qu'un caillot sanglant; les poumons sont vides d'eau et de spume; l'estomac ne contient pas une goutte d'eau; les mains, les mains avec quoi les désespérés, se raccrochent involontairement aux pierres, au sable du lit de la rivière, aux branches qui pendent sur l'eau, d'importance qui, au moment de mourir, même s'ils ont choisi de mourir, les mains sont sans égratignures; les ongles ne contiennent ni sable, ni graviers, ils ne sont pas brisés; ils sont intacts et nets. Pas de doute: la vieille femme était morte avant de tomber à l'eau. Encore le médecin-légiste ne veut-il pas renier l'indication d'une terrible plaie fron-



Le père Jacquy, la femme de l'inculpé, sa fillette et des témoins quittent le Palais de Justice.

tement, probablement causée par le manche du fouet, mais peut-être aussi provoquée par la chute de dix mètres de haut que fit le cadavre lorsqu'il eut à passer un haut barrage « Le saut de l'Ognon ». Tel est le rapport de M. Munier, médecin-légiste. Mais le docteur Munier est encore plus net. Le lendemain de l'autopsie, Maurice Jacquy, vint le trouver. Il était à demi-ivre. Il lui demanda: « D'après vous, de quoi est mort ma mère? »

« Vous le savez aussi bien que moi, répondit le médecin.

« Oh! je l'ai peut-être un peu serrée à la gorge, mais je ne l'ai pas tuée.

Malgré ce rapport écrasant, malgré les témoignages accablants pour Maurice Jacquy, il n'y a que quelques jours que le jeune juge d'instruction de Vesoul, M. Chevrier, s'est décidé à l'inculper. La justice, depuis la mésaventure que lui fit éprouver Almazian, n'est plus seulement boiteuse; elle est devenue méfiante, craintive et elle n'arrive plus à saisir clairement l'horreur d'un crime qui dépasse de loin tout ce qu'on est habitué de voir, quelque soin que puissent mettre les criminels à toujours se surpasser: tuer sa mère après l'avoir martyrisée des années durant; ce meurtre accompli, continuer de brutaliser son père, le frapper à coups de fouet, comme s'il s'agissait d'une

bête, l'amener à pleurer, à demander grâce, à crier: « Je sais que tu veux me tuer, comme tu as tué ta mère. »

Accusé silencieux, juge silencieux, victime silencieuse, dans le froid sépulchre couchée, que reste-t-il à entendre pour forcer la vérité? Les témoins.

Et que disent-ils?

Le père Jacquy n'était pas là au moment du drame, mais son fils l'a frappé tant de fois qu'il en arrive à s'étonner de ne l'être pas un jour, resté sous les coups de la brute furieuse et qu'il n'est pas surpris que sa femme, plus faible, ait succombé.

« Vous avez demandé sur moi des renseignements dans le village. On vous a dit sans doute qu'il m'arrivait de « boire un bon coup », mais on vous a dit sûrement que j'étais un brave homme. La mère aussi buvait un coup de trop, parfois, mais ce n'était pas une raison pour nous traiter comme ça.

« Non! ce n'est pas pour ça qu'il tapait, mais pour avoir de l'argent. Il tapait quand il savait que la mère ou moi, nous avions quelques sous. Il tapait, tapait, pour les avoir, pour aller boire encore.

« Quant à dire qu'il a tué la mère, je n'en sais rien. Je n'étais pas là. Mais c'est tout comme, pas vrai? »

Le pauvre vieux est encore solide et comme je m'étonnais qu'il se fût ainsi laissé frapper, il eut cette réponse d'un homme faible, mais bon: « Je préférerais m'en aller, dès que je pouvais. »

Une chose l'afflige encore: il n'a plus un sou. Il reste une vache dans l'étable, mais elle fut achetée par le fils avec de l'argent que le père et la mère Jacquy lui remirent, argent provenant de la vente d'autres bestiaux. Il n'y a plus de fourrage dans les granges. La vache est nourrie avec de la paille et l'on n'a plus le droit de la vendre. Elle appartient au prisonnier. S'il ne veut accepter qu'on la vende, elle va mourir de faim.

La femme de Maurice Jacquy est toute craintive. Elle n'est pas du pays. Elle redoute qu'on lui fasse du tort dans cette affaire. Elle craint tout. Charger le prisonnier, c'est encourir ses représailles, s'il sort de prison. Se taire, c'est être sa complice. Elle s'en tire en disant: « J'ai vu qu'il battait sa mère; il me battait aussi; je n'osais rien dire. Mais je ne sais pas s'il l'a tuée. S'il l'a tuée, qu'on lui coupe le cou; je n'y verrai pas de mal. Ah! si j'avais su ce qu'il était, je me serais gardée de l'épouser. »

Les voisins n'ont pas vu non plus le fils jeter sa mère dans la rivière, mais ils sont tout prêts à le croire.

Il a dû la pousser, sans peut-être, le faire exprès. Elle est tombée à l'eau. Elle était peut-être morte à ce moment-là. Il avait dû serrer trop fort. »

« Mais les sabots de la mère Jacquy, retrouvés près du pont de pierre, sur la berge de l'Ognon? »

« De la mise en scène. Pour échapper à son fils, afin de courir plus vite, elle les aura abandonnés sur la route. Elle était vieille; elle était affaiblie depuis une heure qu'il la torturait; il l'a rattrapée, serrée au cou poussée dans l'eau noire.

Ensuite, il est revenu à la cantine où il a insisté pour obtenir un bout de bougie. Ce bout de bougie devait lui servir à retrouver le fouet sanglant qu'il avait abandonné au moment de saisir sa mère à la gorge; il devait lui servir aussi à retrouver les sabots et à les placer, exactement l'un à côté de l'autre (ce surcroît de précaution n'est-il point une charge?) sur la berge.

« Et puis, qu'il l'ait jetée ou non à l'eau, ne reste-t-il pas coupable de sa mort? »

Cela est vrai! C'est même la conclusion de ce drame affreux. Qu'il ait poussé ou non sa mère dans l'eau tumultueuse, Maurice Jacquy n'en reste pas moins un monstre odieux, dont la cruauté révolte la conscience, désarme la pitié...

Marius LARIQUE.



Le Rô Janneau. Un témoin désigne à notre collaborateur l'endroit où fut découvert le cadavre de M^{me} Jacquy. (Photos Détective)



Le Saut-de-l'Ognon, une cascade de plus de dix mètres, que le cadavre de la mère Jacquy franchit avant de s'échouer un peu plus loin.

FAUBOURG PARISIEN

Le crime des Godins

Montceau-les-Mines.
(De notre correspondant particulier.)

DEVANT la porte que surmontait la lanterne rouge, éclairant un gros numéro, les deux hommes se poussèrent du coude en riant d'un gros rire nerveux et bête.

— On y va ? dit l'un.
— Allons-y ! répondit l'autre.
Ils y allèrent. Sans bruit, la porte tourna sur ses gonds. Antoine Chaponneau, 31 ans, et son neveu, Henri Montpet, 18 ans, traversèrent le couloir, cueillis dès l'entrée par une bouffée d'air chaud et par des flonflons de piano mécanique. C'est une lubie qui avait pris tout à coup Chaponneau, être violent et susceptible, agitant tout par caprice. Dix années auparavant, déjà, il avait été condamné pour vol d'une jeune fille, sur une route. Marie, il quitta la région de Montceau-les-Mines et vint se fixer à Lyon. Il y a quatre ans, en 1926, il tua sa femme. La cour d'assises du Rhône lui infligea une peine de réclusion qu'il venait de terminer. Depuis, il habitait au hameau du « Bois du Verne », près de Montceau.

Sur le coup de trois heures du matin, après avoir consommé pour douze cents francs de boissons et de plaisirs frelatés, ils sortirent de la maison de tolérance, l'ivresse froissée, le portefeuille vide.

Dehors, l'aube froide d'hiver les cueillit, et, d'un coup, effaça leur ivresse. Chaponneau grelotait, les mains dans les poches, et, dans la rue, déclara :
— Eh gars ! Je suis vidé ! Il faut faire un coup pour rattraper ce que je viens de dépenser. Ça qu'à me suivre, nous allons tâcher de voler dans une maison.

L'heure pas les conduisit près de la ferme des Godins, isolée, à Chaponneau dit.
— Tiens, voilà une maison toute seule. On va y aller !
Il était environ cinq heures. Le fermier, M. Ménager, 35 ans, et sa femme, venaient de se lever. On frappa à la porte. Chaponneau et Montpet entrèrent. Ils expliquèrent qu'ils étaient en panne sur la route, à trois cents mètres, avec leur auto, et qu'avant de reprendre leur chemin, ayant froid, ils voudraient bien boire un café chaud. Ils offraient de payer.

M. Ménager les fit asseoir et leur servit une légère collation. Comme il n'avait pas de café, il leur versa un verre de vin. Les deux visiteurs déjeunèrent de fort bon appétit. A un moment donné, Mme Ménager les quitta pour aller traire ses vaches. Ils demeurèrent seuls avec l'homme, puis celui-ci, un quart d'heure plus tard, s'exécuta aussi : il avait affaire dans les écuries. Chaponneau jeta sur la table un peu de monnaie et se leva. Pour sortir, M. Ménager passa le premier.

C'est le moment, murmura Chaponneau.
Et tandis que le cultivateur descendait les marches de l'escalier, lâchement, presque à bout portant, Chaponneau, dans le dos, tira quatre coups de revolver. L'homme s'affaissa sans cri. Au bruit des détonations, Mme Ménager accourut. Ce fut pour voir son mari s'écrouler et l'assassin remettre son revolver fumant dans sa poche. Elle cria. Chaponneau, pris de peur, s'enfuit. Montpet, hébété, immobile, demeura un moment sur place, puis, à son tour, se mit à courir et rattrapa son oncle. Tous deux prirent la route et, qu'avant de reprendre leur chemin, gagnèrent un bois où ils se réfugièrent.

La, cachés, terrés, l'angoisse aux yeux, Chaponneau constata :

— Petit ! j'ous raté not' coup. Si j'avais su, j'aurais tué encore la femme ; alors, on aurait volé facilement. Maintenant, si on est pris, je sais bien ce qui m'attend. Toi, l'jeune, t'en rhabilleras, mais moi, on va me couper le cou.

Toutes les brigades de gendarmerie des environs furent alertées.

Le secret du Docteur Laget

Innocent ou coupable ?
L'affreuse question revenait inlassablement sur les lèvres de tous, alors que, par le frais matin d'avril, là-haut, dans le petit cimetière de Villeveyrac, dont les hauts peupliers se détachaient sur un ciel maussade, le docteur Laget, les traits immobiles, faisant preuve d'un calme saisissant, et répondant avec une étrange logique serrée, pourtant un peu convulsivement les mâchoires, assistait à l'exhumation des restes décomposés de sa tante.

Opération lugubre. Un caveau noir dont on descenda la dalle ; au fond d'un trou, trois cercueils entassés et, dans un coin, la bière minuscule d'un enfant trop rapidement disparu du monde. Dans un horrible craquement sinistre, le cercueil est ouvert et une masse terreuse parsemée de taches de moisissure blanche apparaît dans laquelle il est difficile de reconnaître un corps humain.

Les experts se penchent. Un à un, cependant, des boyaux de verre se remplissent : ici des cheveux, là des ongles, autre part des viscères destinés à l'analyse.

Puis, dans le calme matin, un bruit de sciure rauque retentit dans le cimetière : on ouvre le crâne de Mme Piboiset.
Laget, impassible, surveille les opérations.
Puis tout prend fin.
Les restes sont remis en bière : la bière est remise au tombeau.

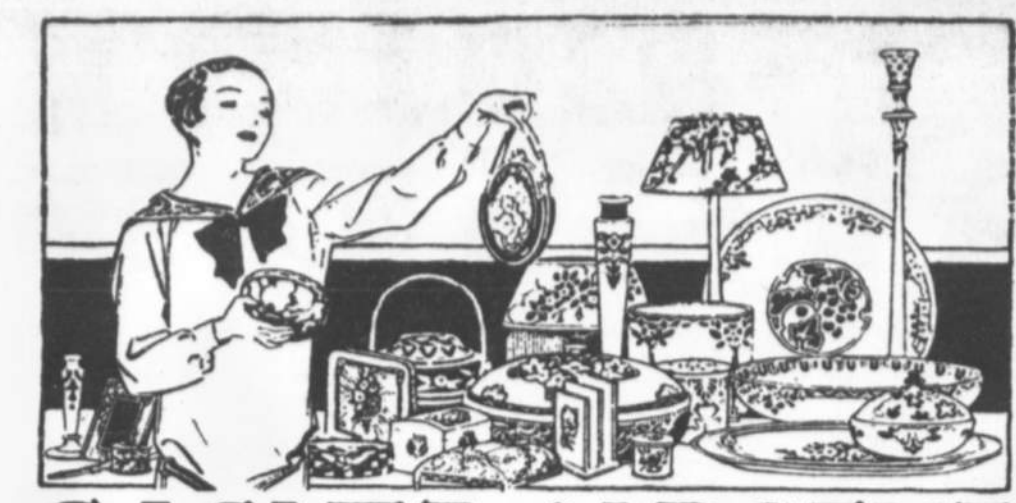
D'une main assurée, le docteur Laget appose sa signature sur le procès-verbal des formalités qui viennent de s'achever.

À la porte du cimetière, difficilement maintenue par trois brigades de gendarmerie, la foule hurle à la mort.

Laget, sous les cris de l'opinion publique, s'engouffre dans une auto qui l'emporte vers la solitude de sa cellule.

Dans la direction opposée roule M. Fouze-Diaron, emportant avec lui le mystère que les secrets de la science vont lui permettre de percer. Innocent ou coupable ?

Jacques CHARDONNEAU.



GAGNEZ de l'ARGENT pendant vos LOISIRS en décorant VOUS-MEME CES CHARMANTS OBJETS

Voulez-vous gagner de l'argent pendant vos heures de loisir en restant chez vous ? Rien ne vous sera plus facile et vous adresser à la SOCIÉTÉ DES ATELIERS D'ART CHERZ SOUL, qui vous vendra vite capable de gagner de l'argent en utilisant vos moments de loisir à réaliser de brillants objets d'arts appliqués. Nous vous offrons gratuitement les outils et les fournitures nécessaires pour exécuter de nombreux travaux d'arts appliqués. Cette offre est valable tant que nos stocks ne seront pas épuisés par un nombre d'adhérents suffisant.

Les travaux d'arts appliqués laissent une large marge de bénéfice à toutes les personnes qui veulent se livrer à cette lucrative occupation. En effet les possibilités de vente pour les nouveautés artistiques sont énormes, et chaque jour les demandes sont plus nombreuses, car tout le monde aime à s'entourer de jolis objets décorés. D'ailleurs cette intéressante occupation est si agréable qu'il n'est pas possible de la considérer comme un vrai travail. Imaginez un instant le plaisir que vous aurez à décorer harmonieusement de jolis plateaux, à la joie de porter un sac ravissant en cuir repoussé orné sur vos sacs. Remarquez que ce sac ne vous demandera que quelques heures de travail et peu vous rapporter, à vous le vendrez, de 50 à 150 francs.

La Société des Ateliers d'Art chez soi a des adhérents dans toutes les parties du monde. Ils ont appris à faire eux-mêmes des objets en cuir, en étain repoussé, à monter et à décorer des abat-jour en parchemin, à laquer et à peindre le bois. Ils ont devenu de habiles artistes, et ont organisé de ravissants petits ateliers où ils exécutent des travaux agréables et rémunérateurs. La Société d'arts appliqués d'Art chez soi aide ses adhérents de toutes manières, et leur apprend à vendre les travaux faits par eux-mêmes à la clientèle particulière, aux commerçants spécialistes, et à gagner ainsi beaucoup d'argent.

Des la première leçon vous pourrez exécuter un travail que vous pourrez vendre immédiatement. Vous prendrez vite beaucoup de plaisir sur vos travaux d'arts appliqués et chaque jour vous ferez des profits.

Trop de commandes !
Chaque jour nous recevons des lettres de nos adhérents nous faisant part de leur succès. Beaucoup d'entre eux n'ont pas le temps matériel d'exécuter les nombreuses commandes qui leur sont confiées.

Gratuit : une plaquette illustrée de talent spécial
Nous avons édité une plaquette illustrée. Les travaux d'art chez soi. Cette jolie brochure vous apportera une documentation complète sur la Société des Ateliers d'Art chez soi et vous indiquera en détail comment gagner de l'argent pendant vos heures de loisir. Elle vous sera envoyée gratuitement sans engagement de votre part. Elle vous permettra en outre comment vous pouvez bénéficier de notre offre d'outillage et de fournitures gratuites. Ecrivez-nous immédiatement en remplissant le bon ci-dessous :

86 RON A DÉCOUPER
Société des Ateliers d'Art chez soi
10, Rue Péreire, — PARIS (16^e)
Veuillez m'envoyer gratuitement mon engagement de me faire parvenir la plaquette illustrée. Les travaux d'art chez soi, ainsi que tous les renseignements sur l'offre spéciale de matériel offert aux adhérents.
Inclure 1 fr. 50 en timbres-poste pour l'affranchissement. (Écrivez votre nom, adresse et en lettres majuscules.)

La Société des Ateliers d'Art chez soi édique ses nouveaux documents au moyen de tous ses correspondants qui nous font, très docilement, détails et précis. Vous n'avez qu'à calquer les dessins fournis sur l'objet à décorer, à appliquer les couleurs indiquées pour réaliser aussitôt un superbe objet d'art.

ROBES MANTEAUX TAILLEURS SUR MESURE.

UN AN DE CREDIT A PARTIR DE 40 PAR MOIS.

Les échantillons et rendez-vous des établissements G. VIDAL 14, SQUARE CLIGNANCOURT PARIS 18

Economisez 50%

30 ans d'expérience dans l'installation d'appareils à gaz et à l'électricité. Complément pour 1090.

Y. A. BONNEFONT 207, Bd de l'Hôpital, PARIS 13

MAIGRIR

entièrement pour être mince et distinguée, ou à volonté de l'endroit voulu. Très facile à suivre. Effets rapides et durables. Raffermis les chairs. Sans rien avaler. Le seul sans danger, absolument garanti. Ecrivez en citant le journal à : 211, Stella, Golden, 47, B. Chapelle, Paris-18^e, qui vous fera connaître gratuitement le moyen.

SITUATION

lucrative, indépendante, même chez soi. Personnes des 2 sexes. Sans aucune expérience. Ecrire U. N. C. E. 38 bis, Chausée d'Antin, Paris.

UNE DE MARQUES

A VOTRE CHOIX et 200 fr. de disques ou accessoires à prendre dans les derniers catalogues Columbia, Gramophone, Odéon, Polydor, Pathé, Selabert, etc.

Depuis 50 francs par mois (10 ou 12 versements)

Envoyez de suite cette annonce découpée et un timbre pour la réponse à L'ART MUSICAL ENREGISTRÉ 103 et 105, Rue Saint-Lazare, PARIS

La seule maison remboursant intégralement un appareil retourné dans la huitaine.

CHAPITRE PARISIEN

Roman policier inédit de Pierre Mac Orlan

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

La chanteuse Marie-Chantal Fosseuse, du « Soleil Noir », l'antiquaire Eloi Mutter, le Bulgare Lucien Flahaut, critique d'art au « Cri des Coeurs », le médecin Simon Saint-Thierry et l'ouvrier Louis Fraipont, qui ne se connaissent pas, ont été réunis par un message mystérieux, à la buvette du Bal des Papillons, dont le patron Noël le Caid vient d'être assassiné.

Conduits au commissariat de Boulogne, ils sont relâchés, après vérification d'identité ; sauf Louis Fraipont qui habite en garni. Les quatre libérés ont fait connaissance, et des relations suivies se sont établies entre eux. Marie-Chantal Fosseuse a même épousé Simon Saint-Thierry, lequel lui a avoué appartenir à la police. « Aussi, confie-t-il à sa jeune femme, n'avez-vous rien à craindre. » Et, désirant changer d'air après les événements dramatiques auxquels tous deux venaient d'être mêlés, ils sont partis, en voyage de noces, pour Barcelone.

Mais une mystérieuse rencontre les a obligés à quitter la belle cité catalane au bout de vingt jours. Depuis son retour à Paris, Marie-Chantal sent un malaise peser sur son bonheur. La gêne s'est installée dans le ménage et l'attitude de Simon, compliquée de mensonges, l'inquiète...



« Messieurs, dit Maugrenne, l'avocat, je crois pouvoir vous avertir que vous serez barbés de nouveau dans quelques jours. »

CHAPITRE X (1) (suite)

MARIE-CHANTAL éclata de rire. Saint-Thierry tâchait visiblement de dominer une effroyable colère qui tourbillonnait en lui. Il prit son chapeau et ferma brutalement la porte d'un coup de talon.

Son premier soin fut, à tout hasard, de préparer les éléments d'un décor dont l'ensemble pourrait assez bien représenter le bureau d'un détective privé. Ce n'était pas si facile qu'il l'avait imaginé tout d'abord. Il résolut d'aller se confier soit à Eloi Mutter, soit à Flahaut. Ce dernier lui inspira une confiance plus cordiale.

Saint-Thierry tout d'abord alla sonner à la porte de son ancien appartement. Flahaut était sorti. Au journal où il se rendit, il ne le trouva pas. Simon, un peu désespéré, remonta à Montmartre. Il fut sur le point d'aller rendre visite à Mutter. Il tarda pas à abandonner cette idée. « J'ai déjà demandé plusieurs services d'argent à ce vilain ami, pensa-t-il. Il ne faut pas insister. Je crains qu'il ne soit pas franc dans cette combinaison. Il doit être un peu amoureux de ma femme et naturellement il serait capable de la prévenir pour marquer une touche. Laissons Mutter à ses falences anglaises et à ses cartonnages. Je vais aller attendre mon Flahaut. »

Il se mit à attendre. Et, comme il y a peu de monde à cette heure, je serai tranquille pour lui exposer mon cas. Saint-Thierry prit une cigarette entre son étui et, tout en hâtant le pas dans la direction du petit café, il ne put s'empêcher de murmurer : « ça va mal ! »

Le garçon lui servit un verre de vin blanc. Derrière le comptoir, le barman romonnait comme une bouillotte sur le feu. Saint-Thierry sifflait entre ses dents la chanson que le barman lui imposait quand ses yeux s'ouvrirent tout grands devant une présence si inattendue que la rue sembla s'épanouir et se disjoindre dans une formidable et silencieuse explosion.

Saint-Thierry ouvrit la porte et se précipita dehors sans se préoccuper des voitures. Il venait de reconnaître au milieu de la foule qui remuait de Paris après le travail terminé la robuste silhouette de son ami le capitaine Juan Hortilopitz.

Il courait droit devant lui. Mais le personnage semblait s'être dissous dans le crépuscule. Simon complètement affolé revint sur ses pas. Il prit une rue droite, puis une autre. Il remonta vers la rue des Abbesses et regarda à l'intérieur de tous les cafés, de toutes les petites brasseries qui s'allumaient. Pas un des hommes qu'il apercevait ne pouvait se comparer à son ami de Barcelone.

Saint-Thierry revint au « Renard ». Sa consommation l'attendait sur la table. Deux filles et un jeune garçon sans chapeau brûlaient au comptoir. « Hallucination », se dit Saint-Thierry. Marie-Chantal a raison, il faudra trouver quelques livres pour se débiter un plus vite. Un peu de repos sur la côte du Maroc, dans un patelin sans fantômes.

Quand Flahaut fit son entrée, en souriant selon son habitude, Simon l'accueillit ainsi qu'un sauveur avec des démonstrations de plaisir évidemment trop bruyantes. Flahaut s'assit devant lui et lui demanda sans cesse de sourire : « Ça ne va pas mieux ? » Saint-Thierry se calma assez vite.

— Tu n'es pas avec ta femme ?
— Marie-Chantal est souffrante... Mais, dis donc, vieux, je vais te demander un service ; ce que je vais te demander restera entre nous deux. Et Saint-Thierry raconta son histoire. Pour avoir la paix, maintenant qu'il subissait de légers revers de fortune, il avait maladroitemment confié à sa femme qu'il était un service de la police judiciaire. Naturellement, Marie-Chantal avait découvert que ce n'était point vrai. Il avait pensé à arranger cette sottise histoire en se disant détective dans une agence de

inquietant. Malgré elle, pour mieux réfléchir, elle ferma les yeux et le film se déroula avec ses étonnantes surimpressions depuis la matinée au Bal des Papillons jusqu'à cette chambre effreuse dans cet hôtel qui sentait la déchéance et le plongeon dans la rue. La jeune femme apercevait toutes les forces de la rue, les forces rampantes du brouillard et de la pluie groupées perfidement devant la porte de son misérable abri. Et la police se glissait dans toutes les fissures comme une bête molle, inexorable et titonnant. Marie-Chantal savait maintenant qu'elle avait pénétré dans sa vraie ligne de vie le jour qu'elle avait été attirée dans le guet-apens de Billancourt. Elle se désespérait de ne pouvoir contrarier les décisions du destin, mais toute sa jeune chair se révoltait contre l'idée de la mort. Elle élimina promptement toutes les tentations du suicide. Son unique espoir c'était de chanter dans les boudoirs de province. Elle regarda ses chignons une à une.

« Pour chanter, même en professionnelle, pensait-elle, il faut avoir envie de chanter. Je pourrai peut-être vivre entre les lumières et l'ombre de la rue, mais je ne pourrai plus jamais entendre le son de ma propre voix. Et voici l'hiver. »

De sentir l'hiver si proche de sa chair, elle imagina toutes les souffrances qu'elle n'avait point méritées. Ses yeux devenaient lourds de larmes ; elle pleurait silencieusement, sans un geste, jusqu'à la détente de tous ses nerfs. Quand elle cessa de pleurer, elle s'allongea sur le lit en se laissant aller au délicieux abrutissement qui transformait la pauvre chambre du Continental Hôtel en une sorte de refuge peuplé d'enfantines images. Elle faisait nuit quand elle se réveilla, car on frappait à la porte.

C'est le téléphone. Marie-Chantal descendit. Simon, quelque part dans Paris, elle ne savait où, lui disait : « Viens à minuit au Renard... tu mangeras... J'y serai, tu m'entends ? »

Son coup d'une grande émotion, elle balbutia une vague réponse affirmative. Cette fois, elle se pouvait se tromper. Elle remonta dans sa chambre et pour mieux se protéger contre la tempête qu'elle sentait venir, elle se déshabilla et se mit au lit en attendant minuit. L'heure d'aller calmer sa faim. Depuis la veille au matin, elle n'avait mangé qu'un morceau de flan acheté au boulangier de la rue.

Marie-Chantal ne donna pas la lumière. Elle se réchauffait dans la nuit et cherchait dans la nuit des apparences qui pussent l'aider et lui donner du courage. La peur cependant l'entourait d'un filet ténu et solide. Elle sentait bien qu'il était inutile de la rompre. Cette nuit, tôt ou tard, Simon viendrait s'allonger à ses côtés, silencieux, un peu farouche, comme une bête perdue.

Oui, elle s'habillait un peu avant minuit. Elle rit de retrouver dans ce sinistre cabinet sonore. Elle resterait là, elle le retiendrait enchaîné à la table des amis, pour retarder le plus possible le moment de rentrer à l'hôtel et de se confier mutuellement leur propre solitude.

« On m'a téléphoné », dit Marie-Chantal. Elle n'entendit pas les voix d'enfants dans la

(A suivre.)



Arrivé à sa hauteur, le bossu demanda du feu à Saint-Thierry. Simon lui tendit sa cigarette. (Illustrations de Germaine Krull.)

(1) Voir Détective à partir de n° 69.

NUITS DES HALLES

I. — La croisade des trompe-la-faim.

Il était une heure et demie du matin lorsque le premier clochard de la Maubert se décida à franchir le seuil de sa tanière.

L'air frais de la nuit fit vaciller l'homme qui s'adossa aux glaces fanées de l'estaminet. C'était un vieillard barbu et chevelu comme un patriarche, digne sous ses haillons de gueux. Sous son nez camus, sa barbe jaune pendait comme un paquet d'algues. Son teint avait la couleur même de la cendre. On y eût vainement cherché les signes de la vie, s'il n'y avait eu, noyée sous les paupières flétries, cette flamme si vive, si tenace, qu'on ne pouvait, l'ayant découverte, en détacher le regard.

Les trois agents qui se tenaient immobiles au coin de la rue Dante s'approchèrent doucement :

— Comment ça va, grand-père ?
Le grand-père se hocha la tête sans répondre, paraissant étonné qu'on lui posât une telle question.

Il consentit pourtant à dire, d'une voix grassevante :

Fait frais.

Incontestablement, il faisait frais. Tous les vents de la nuit semblaient s'être donnés rendez-vous à ce triste carrefour, devant ce tapis-franc de la misère, où les sans-gîte de la ville viennent chaque jour abriter leur détresse.

On sentait l'air glacé sourdre de partout, des ruelles opprimées par les hautes bâtisses, des avenues désertes, vieillies par l'ombre et le silence, de cette place où la statue d'Etienne Dolet luisait, soucieuse, sous la clarté des lampes à arc, et là-bas, du pont Notre-Dame, où les brumes de la Seine se gonflaient comme des voiles, sous un ciel hanté de nuages lourds, de fumées et de leurs.

Le vieux remonta ses épaules, ferma sur sa chemise sa maigre veste trouée, puis à pas lents, s'éloigna.

— Où va-t-il maintenant, demandai-je aux gardiens.

— Aux Halles. Nous le connaissons depuis longtemps. C'est un des plus vieux clochards de la Maubert. Un ancien architecte, parait-il, qui a eu des malheurs avec les femmes et le jeu et qui, tout à coup, s'est trouvé à la rue. Les étudiants du quartier le connaissent et lui offrent à boire. C'est un bon vieux, inoffensif, même lorsqu'il a bu un verre de trop. Tel que vous le voyez, il va gagner là-bas les quelques sous qui l'empêchent de mourir de faim. Ils sont comme ça ici un bon nombre. Attendez dix minutes, vous verrez leur cortège.

J'ai, pour mieux les voir, poussé la porte du bar.

A peine eus-je pénétré qu'une pauvresse

au visage ridé comme une pomme, me saisit par le bras.

Je suis sûre que monsieur est venu pour m'offrir un bon café bien chaud.

— On ne peut rien vous cacher. Au comptoir, Guignard, le patron, un colosse trapu aux manches de chemise retroussées jusqu'aux coudes, ancien tenancier de bouge à Whitechapel, dans l'East-End de Londres, apporta deux verres.

— Ça sera ?
Un petit rouge pour moi, dit vivement la vieille, baissant la tête dans son fichu, comme une écolière prise en faute.

Nous trinquâmes sans façon.

Autour de nous, deux cents misérables s'entassaient péle-mêle, entre les tables et le zinc. Il y en avait de tous âges, de tous poils, de tous pays. Hommes, femmes, enfants, les uns assis, les autres couchés, tous ceux que l'on rencontre à la tombée de la nuit ou à l'aube naissante, ombres errantes des truands barbus aux longues houpelandes vertes, des mendiantes des porches aux mains transies, des mauvais garçons sur qui viennent de s'ouvrir les portes de prisons, des vieux habitués de l'hospice de Nanterre, tous ces compagnons de la Belle-Etoile étaient là, pelotonnés dans leur misère, leur déchéance et leur fatigue, comme s'ils avaient été appelés par la trompette du Jugement Dernier.

Beaucoup dormaient, la tête appuyée sur les tables, d'un sommeil effondré de bête traquée et enfin échouée dans sa tanière. Quelques-uns s'étaient fait de musettes et de vieux sacs un oreiller. D'autres, ceux qui n'avaient pu trouver de place assise, roulaient, debout, la bouche ouverte, appuyés contre le mur, ou accroupis entre les tables sur des journaux froissés.

Une pesante et terrible odeur régnait sur ce troupeau hébété, la fétide odeur de crasse et de gros vin qui s'attache à tous les réceptacles de misère humaine, cales d'émigrants ou bouges des bas-fonds.

Impossible sur son tabouret, le patron guettait l'horloge. A une heure quarante, il frappa sur le zinc avec le manche d'une cuiller.

Allez, debout !
Puis, quittant son piédestal, il activa l'évacuation de la salle. La Cour des Miracles de la Maubert allait lâcher dans Paris son troupeau de "raspouilles".

Il fallut réveiller les endormis. Les uns, dès qu'ils se sentirent frapper sur l'épaule, se levèrent sans étonnement et, comme des sonnambules, gagnèrent la porte, les yeux mi-clos, emportant leurs rêves. D'autres se frottaient les yeux, puis retombèrent, harassés, vaincus par la fatigue, sur la table. On dut les pousser, les soulever sur leur banc, comme des paquets de hards.

La porte ouverte à deux battants, laissait entrer des bouffées de vent froid qui dissipaient l'engourdissement des retardataires. Les derniers sortirent, balayés par un homme

de peine qui, déjà, nettoya sa saie, et se retrouvèrent sur le trottoir en même temps que les immondices.

Alors, sous le ciel sans lune et chargé de pluie, l'étrange et morne procession se mit en marche.

Aucun chef n'en avait pris la tête. Aucun mystérieux conciliabule n'en avait décidé la direction. Aucun mot d'ordre n'avait circulé de bouche en bouche.

Mais tous, les vieux, les vieilles, les jeunes suivaient le même chemin, troupe fantastique, lamentable et litubante, avançant sans ordre et sans hâte, de ce pas lent et traînant que donne aux êtres une longue habitude de la misère.

Je les vis traverser le pont Notre-Dame, et s'engager sur la place du Parvis. L'un des clochards qui, s'appuyait pour marcher, sur une haute béquille, ressemblait de loin, au pied de l'immense cathédrale dont la façade enchantée avait des reflets bleus, à quelque Enchamodé.

La Cité fut atteinte, puis dépassée. Le cortège longea les quais de la Seine, puis, aux premières lumières du Châtelet, s'essaima comme par magie.

Rue des Halles, je n'en aperçus plus qu'une dizaine, se glissant à travers les lourdes voitures maraichères qui, lentement, comme des bateaux dans une rade, accostaient les trottoirs, après de savantes manœuvres. Les autres avaient pris des chemins détournés, comme s'ils n'osaient pas aborder de front l'immense gare de victuailles où ils allaient, toute une nuit, courir la chance de calmer leur faim...

■ ■ ■

Nuits des Halles...

Deux pôles s'allument, chaque soir dans Paris, et attirent de leurs feux magnétiques ceux qui, l'ombre venue, sentent monter en eux le trouble désir de fuir la solitude lourde aux cœurs vides et de s'étourdir dans le chaos des lumières, des bruits et des danses : Montmartre, symbole traditionnel de la fête parisienne, Montparnasse, dont la vogue récente n'a pas encore épuisé toutes les ressources secrètes.

Entre ces deux pôles du plaisir nocturne, les Halles appellent encore parfois à leur vie intense et grouillante, quelques fétards attardés, provinciaux ou étrangers qui, sur la foi de guides périmés, croient conforme à la bonne tradition de venir souper à l'endroit même où d'autres travaillent.

Il n'existe plus guère que deux ou trois cabarets pour perpétuer l'antique et désuète coutume.

Le *Caneau des Innocents*, qui, par sa situation unique, place des Innocents, à deux pas de chez Baratte, tenait avant la guerre le record de la curiosité, a disparu depuis longtemps. Avant que les grands-ducs n'y vissent, en tournée officielle, oublier les afres du pouvoir, c'était le rendez-vous des

marailleurs et des coquetiers de la banlieue parisienne.

Femmes en marmottes, paysans drapés dans de larges blouses, cultivateurs en casquettes de soie, attendaient à l'heure d'ouverture des pavillons et l'arrivée des porteurs. Le légume y voisinait avec la fleur, le poulailleur avec la laitierie, la porcherie avec l'étable, toute la banlieue, tous les métiers du terroir, fraternisaient là, devant des soupes fumantes, dans l'étouffant sous-traitement de ce coin des Halles.

Puis la vogue passa au cabaret de *L'Ange Gabriel*, où les mauvais garçons des faubourgs descendaient régler leurs comptes. C'est là que Manda, Lecca et leurs équipes se massaient à coups d'eustaches pour les beaux yeux de Casque d'Or.

On se mitraillait ferme dans ces rixes. La rue de la Piroquette avait reçu le surnom de la rue de la Gulbuté. Et, lorsque quelques combattants restaient sur le carreau, il se trouvait toujours, comme par hasard, quelques flics complaisants pour emporter à temps les blessés et les cadavres.

Il y avait aussi, rue des Halles, le cabaret de *La Belle de Nuit*, où gigolettes et "costauds" venaient avaler des escargots et vider jusqu'à l'aube des saladiers de vin chaud.

Un marchand de fromages a pris la place aujourd'hui du célèbre bouge où, une nuit, Berthe l'Apache, une des reines du Sébasto, fut tuée à coups de couteau par un souteneur de la Courtille.

Qui songerait à cette époque dramatique, à ces nuits sanglantes, en pénétrant maintenant dans l'une des dernières boîtes des Halles, le cabaret du *Père Tranquille*, dont l'enseigne lumineuse — des flèches de feu qui se poursuivent — n'attire plus que quelques étrangers sans fantaisie.

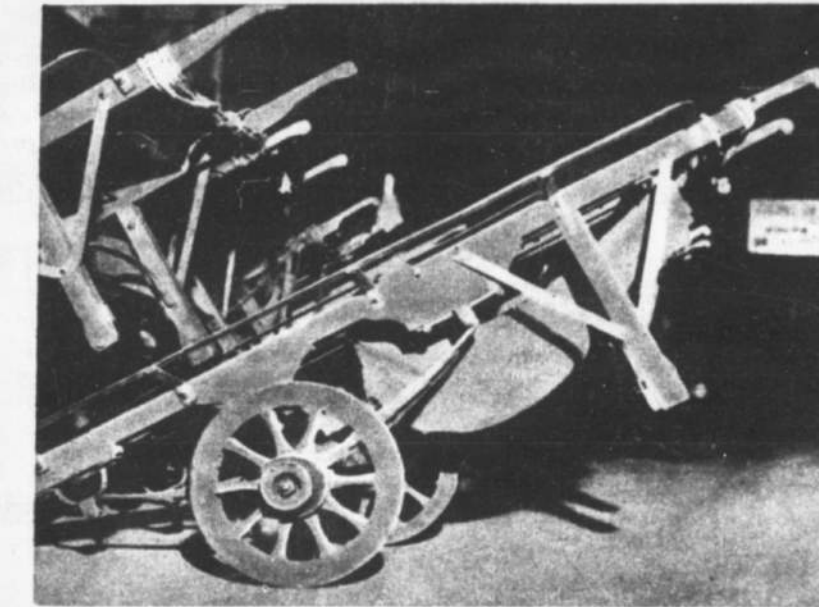
Il faut, pour trouver quelque histoire piquante, remonter à cette nuit de bal des *Quat'z'Arts*, où quelques étudiants en bordée amenèrent là, nue sous son manteau, une frêle jeune femme aux cheveux d'étope. A l'aube, les garnements disparurent avec le manteau. La malheureuse, qui n'avait pu se couvrir qu'une écharpe, dut traverser toutes les Halles dans ce simple appareil avant de trouver au commissariat où elle raconta sa mésaventure, un vêtement salutaire.

La tournée des Grands-ducs est morte, les bouges d'apaches ont disparu, les derniers cabarets de nuit agonisent. Après *Fradin*, *La Grappe d'Or*, où pour vingt-trois sous, les yeux dormaient effondrés sur les tables, à l'abri des voûtes en berceaux et de lourds piliers, a vu, il y a un an, fermer ses portes...

Et pourtant, privées de leurs éléments les plus pathétiques, assainies, purifiées, les Halles demeurent encore l'un des endroits les plus émouvants, les plus lourds de drames secrets, d'aventures cachées du Paris nocturne.



Casque d'Or, la célèbre reine des apaches qui avait établi son quartier général à "l'Ange Gabriel" dont les murs étaient recouverts d'inscriptions hétéroclites.



Chaque nuit, la vie intense du Ventre de Paris attire à elle tous les misérables de la ville. En attendant l'heure des corvées, ils dorment dans l'embouchure du métro des Halles.



Chaque nuit, à l'heure où la longue théorie des voitures maraichères descend, au pas sonnantes des chevaux, vers cette ville étrange, aux rues couvertes de charpentés aériennes, à l'heure où les premiers pavillons ouvrent leurs grilles, où comme un fleuve odorant, la récolte des champs et des jardins envahit les trottoirs, déborde sur les chaussées, monte à hauteur d'homme, à l'heure où dans les petits bars s'allume le gaz des réchauds, où dans les cuisines en plein air pétillent la première friture, des bouges de la Maubert à ceux de la Quincampe, de la Bastille à la place d'Italie, toute une armée de déclassés songe, en écoutant gronder leurs ventres creux, à descendre à leur tour, vers la ville qui se gorge de victuailles.

Ouvrir les portières aux portes des théâtres, pousser les wagons dans les gares, décharger les péniches sur les berges de la Seine, tout cela est bien. Mais, pour les gueux rien ne vaut les Halles, où les maraichers apportent dans les plus de leurs blouses l'odeur des champs, où le parfum du terroir leur donne l'avant-goût des premiers beaux jours, des premiers départs vers la campagne, lorsque de ferme en ferme, de corvée en corvée, ils iront gagner librement leur vie au long des routes.

Pour ces truands qui n'acceptent plus ni maîtres, ni loix, les Halles, c'est encore la liberté, parce que il y a là le seul marché du travail où ils peuvent offrir leurs bras, sans crainte de se voir réclamer des comptes...

■ ■ ■

Il était maintenant trois heures du matin. Autour de chaque voiture, de chaque wagon, je reconnus les hôtes du tapis-franc de la Maubert rangés en cercle, attendant, l'échine basse, que les forts s'adressent à l'un d'eux.

Dix sous, vingt sous par voiture déchargée, tel est le tarif.
Au premier mot du chef d'équipe, ils venaient tendre leur dos pour recevoir un sac. Tous, cette nuit-là, n'avaient pas trouvé du travail. Les arrivages étaient rares. Beaucoup s'étaient réfugiés dans le double escalier du métro des Halles, devant la pointe Sainte-Eustache. Ils s'étaient entassés là, comme sur les gradins d'un cirque. L'haléine chaude des souterrains montait vers eux, à travers les grilles.

D'autres, sous les pavillons, avaient creusé leur lit dans la paille sortie des cajots. Quelques-uns même, s'étaient glissés par les soupiraux, dans la resserre du pavillon de la triperie, et dormaient là, calés entre les cages.

Les bouges de la Maubert ne rouvrent qu'à quatre heures du matin. Le carreau des Halles est encore plus chaud que le pavé des berges.

Il y a là-bas, il est vrai, les cales des pon-

tons où l'on entre par une trappe et où l'on vient dormir sur les traverses garnies de paille. Une nuit, une vieille y mourut asphyxiée. Les clochards ne comprennent que la nuit suivante qu'il y avait une morte parmi eux. Ils revinrent pourtant, chaque nuit, comme si rien ne s'était passé, veillant de leur sommeil éternel le sommeil de la morte. Ils n'abandonnèrent la cale qu'au bout de trois semaines, lorsque l'odeur devint irrespirable.

■ ■ ■

Un peu avant quatre heures, la croisade des sans-gîte reprit le chemin de la Maubert. Je les suivis un moment, puis je m'arrêtai au bord de l'eau, au Châtelet. A ce moment, j'en aperçus un, un seul, qui n'avait pas tout fait suivi, qui traînait, comme un blessé derrière une armée en déroute.

C'était une femme, d'ailleurs. Elle s'avancait doucement, sur le pont du Châtelet. Un moment, je crus qu'elle était plus lasse encore que les autres, que ses jambes ne jouaient plus. J'allais partir, lorsque je m'aperçus avec étonnement qu'en réalité, elle flânait. Le pont était plein de fleurs. Les mandataires, les demi-grossistes avaient entassé, rangé sur les deux trottoirs, jusque sur la chaussée du pont, des paniers, des pots, des corbeilles, des caisses, des hottes de fleurs, et au milieu de la médiocrité sale de la nuit et de la rue, elles étaient un miracle, presque une inconvenance de lumière et de luxe.

Je m'approchai.
Cette femme pouvait avoir soixante ans. Elle portait une très longue jupe qui avait dû être de soie, mais dont la matière même semblait s'être appauvrie, amoindrie, déchirée, passée, rajustée avec des épingles pleines de rouille et de la ficelle. Puis, un caraco rose, en lambeaux, et sur un chignon décoloré, un invraisemblable chapeau d'ou pendait des sautoirilles de plumes et des fanfreluches méconnaissables. De ses épaules, pendait le fantôme jaune, roussi, pelé de ce que l'on appelait autrefois un boa. Elle traînait d'un côté une bottine sans semelle ; son autre pied était enveloppé dans des guenilles. Son visage ravagé, tortu mais dressé, offert, était dramatique. L'effroyable c'était que sur cette peau crevassée et couverte du mauvais hâle de la crasse et de la faim, elle avait mis du rouge, elle avait brouillé en tremblant, avec quel fard troué je ne sais où, ses joues et sa bouche.

Je lui parlai. Elle avait une voix rauque et basse d'où parfois surgissaient étrangement des éclats frais, justes, et parfois des éclats désespérés. Est-ce qu'elle était vraiment oppressée par le souvenir, ce soir-là ? Est-ce que les fleurs lui avaient donné le vertige ? Est-ce qu'un de mes mots, par hasard, la

toucha ? Toujours est-il qu'elle se mit à parler, à raconter.

Belle, aimée, fêtée, heureuse, si vraiment le bonheur est une création de la vie, s'il n'y a pas des gens qui le portent en naissant, dans le cœur. J'ai été cela, il y a longtemps. J'étais artiste, chanteuse, chaque soir ma loge, au théâtre était pleine des fleurs les plus rares qui par les billets accrochés aux bouquets me disaient les mots les plus émouvants. Aucune femme n'a été plus que moi entourée, portée par l'amour. J'avais un amant qui me plaisait, qui me paraissait seulement le plus agréable parmi les hommes qui m'entouraient. Je comprends maintenant que je l'adorais. Toutes les nuits, nous venions ici, aux Halles, au *Père Tranquille* ou au *Caneau*, et parfois mon ami avait assez d'argent pour que les musiciens ne jouent que pour nous, des valses viennoises que j'aimais. A l'aube, nous venions sur ce pont, et nous repartions pour le bain, dans notre voiture attelée de quatre chevaux, où nous étions noyés de fleurs.

Un soir, mon amant, ivre, me pressait de lui jurer un amour éternel. Coquette, folle, je pris au bout des doigts une rose, je l'effeuillais en riant au-dessus de l'eau.

Il comprit le symbole; la colère, le désespoir et l'ivresse lui tordirent le cœur, il sortit un revolver, m'en tira deux coups dans la poitrine, puis se suicida. On ramassa nos deux corps dans les fleurs écrasées, sur le trottoir.

Je restai un an à l'hôpital. J'en sortis vieille, ma voix disparue. La déchéance commença. J'en suis où vous me voyez. Mais tous les jours, je reviens ici, je recherche les images éclatantes du beau passé que j'ai tué.

Après la confession, elle s'était cassée en deux de nouveau, elle s'était abandonnée à sa détresse. Je fis un geste d'aumône, elle refusa doucement, elle s'éloigna.

Alors je donnai quelque argent à un commis qui était là, parmi les corbeilles, je lui dis quelques mots. Il courut après la vieille, lui remplit les bras de fleurs.

Elle se retourna, brusquement transfigurée, se redressa. Je vis une lumière effacer sur son visage les marques de la déchéance. Droite, un vrai sourire à la bouche, elle me lança d'une voix miraculeusement fraîche :

— Merci, cher monsieur.
Une seconde, elle était redevenue la femme fêtée qui remerciait nonchalamment, pour un cadeau. Puis elle reprit sa marche épuisée vers la Maubert, vers la nuit et, sorcière sordide, avec ces roses blanches, éclatantes, qu'elle pressait sur sa poitrine, elle semblait emporter sa jeunesse perdue dans ses bras.

Marcel MONTARRON.



Il était une heure et demie du matin lorsque le premier clochard de la Maubert...



Le carreau des Halles est plus doux pour les yeux sans gîte, que le pavé des berges.

PLAISIRS CULS



W. H. Howell, âgé de 65 ans, a été, pour meurtre, condamné à la peine capitale par le jury de Michigan (Etats-Unis). Son fils, W. R. Howell, qui purgeait lui-même une peine de prison pour vol, a obtenu la permission de quitter sa geôle et d'embrasser son père avant que celui-ci eût à s'asseoir sur la chaise électrique. C'est cette scène pathétique et peut-être sans précédent dans les annales pénitentiaires que notre photographie représente.



Un cours d'une bagarre qui, le lundi 14 avril, mit aux prises, boulevard Mac-Donald à Paris, plusieurs Italiens, deux de ceux-ci, fascistes, furent tués et un communiste grièvement blessé. Les antagonistes s'étaient déjà rencontrés le 6 avril à Pantin, et plusieurs d'entre eux avaient dû, de ce fait, être conduits à l'hôpital. La photographie ci-dessus représente la perquisition qui a eu lieu, dirigée par M. Guillaume, dans le débit où la bagarre prit naissance.

Les poissons de M^{me} Ephrussi

Une baronne Maurice Ephrussi, née Rothschild, adore les poissons : elle aussi a été prise d'un engouement irrésistible pour la pisciculture, et, comme tant de privilégiés célèbres, elle a voulu avoir un « vivarium ». Le 2 novembre 1928, elle passa une importante commande à un marchand de la rue de Rennes ; il y avait là des japonais, à la robe changeante, aux reflets carmin et bleu turquoise, des « téléscopes » noirs, des xiphophorus et des osphramucus, des « perches col de paon », des scalares naérés... tout un lot merveilleux ; l'ensemble coûtait sept mille francs, les « japonais », pièces rarissimes de la collection, valaient de 350 francs à 750 francs la pièce...

Mais, comme le vivarium de Mme Ephrussi n'était pas tout à fait prêt, elle laissa ses « chers petits » en pension chez le marchand de la rue de Rennes ; il était entendu qu'elle viendrait, de temps à autre, prendre de leurs nouvelles... Une indemnité journalière était prévue pour l'entretien des poissons... Les mois passèrent... Mme Ephrussi ne vint pas... Et les poissons, d'une santé particulièrement délicate, moururent. Pas tous, certes, mais du moins les plus beaux... Le marchand les plaça dans un bocal rempli d'alcool, pour montrer à Mme Ephrussi leurs authentiques cadavres... Le 16 novembre 1929, elle vint au magasin...

Et mes poissons ? — Morts par la plupart... Et les autres ? — Vendus... Ce fut une scène affreuse. Je veux mes poissons, cria Mme Ephrussi. Je n'avais plus de vos nouvelles, répliqua le marchand, et je ne pouvais tout de même mieux faire que de vendre ceux qui avaient survécu ; je tiens le prix à votre disposition... Vous avez commis une faute grave en ne me prévenant pas de leur décès, rétorqua la baronne, et vous êtes d'autant plus coupable que vous n'en avez pas parlé à mon

Docteur P. VACHET

CONNAISSANCE DE LA VIE...

Un ouvrage d'un courage inouï et d'une utilité indiscutable. Un vol. : 15 fr. **VIVRE** 2 bis, rue de Valenciennes

Le propriétaire d'Almazian voulait expulser le tailleur

Les dieux hostiles s'acharnent sur Almazian ! A peine était-il libéré qu'il recevait un « exploit » désagréable, que vint lui signifier M^r Henri Perrin, huissier-audencier.

Au nom du propriétaire de l'immeuble, rue Saint-Gilles, où se trouve la boutique du célèbre tailleur, M^r Perrin sommait Almazian de déguerpir, parce qu'il n'avait pas réglé le terme de janvier.

M^r Henri Perrin exerce une profession habituellement peu aimée du public... Et cependant, c'est le plus sympathique, le plus cordial, le plus aimable des huissiers : avec un sourire, il tend à son infortunée victime le papier bleu qui va consommer sa ruine ; il saisit, il expulse, il dépoille, le code en main...

Michel Almazian reçut poliment M^r Perrin, mais il trouva plutôt amer la facétie du maître de l'immeuble, M. Lombard... Almazian demanda un délai pour s'acquitter de sa dette...

Samedi dernier, accompagné de M^r Jean-Charles Legrand, il vint au Palais de Justice, où il avait connu tant d'heures cruelles : il arriva discrètement par la place Dauphine et fit son entrée, à une heure de relevée, dans la salle des référés sur procès-verbaux...

Quand l'audencier prononça le nom d'Almazian, l'assistance frémit de curiosité. M^r Jean-Charles Legrand, le sympathique et courageux défenseur, plaida, en se jouant, car, cette fois, la tâche était moins difficile — la cause du tailleur...

M^r J.-C. Legrand, M. Lombard, propriétaire sans pitié, devrait bien comprendre les raisons qui ont empêché M. Almazian de payer son loyer... Du fond de sa cellule, mon pauvre client, détenu malgré lui, n'avait pas le moyen de se procurer de l'argent.

Le directeur de la Santé ne lâchait pas sa « prise » ; Almazian n'eût pas demandé mieux qu'à être expulsé de l'hôtel que l'Administration pénitentiaire mettait gracieusement à sa disposition... Il était retenu vraiment par une circonstance indépendante de sa volonté : c'est s'appeler, en fait, un cas de force majeure. Libre maintenant, il ne demande qu'à acquitter son loyer ; mais de grâce, laissez-le souffler quelques jours...

M^r Perrin, pour la forme, invoqua les articles du code, dans leur sécheresse stricte. Mais il sentait que la partie était perdue. Le président Delegorgue, en effet, accorda à Michel Almazian le temps de répit nécessaire : le tailleur de la rue Saint-Gilles aura jusqu'au 15 mai pour payer le terme de janvier à M. Lombard...

Jean MORIÈRES.

de notre manufacture de Lisieux à votre maison



NOUS OFFRONS

LE TROUSSEAU DE FAMILLE "MON DESIR" payable en 15 mensualités de 100 F. ou au comptant 1350 F. Le Trousseau de Famille "Toiles de Bretagne" qui vous sera livré directement de notre Manufacture de LISIEUX, a été spécialement étudié et les articles les plus utiles dans un ménage ont été mentionnés. Nous voulons que ce linge de qualité vous soit remis immédiatement sans que le côté paiement soit un empêchement à votre désir de confort.

- Le TROUSSEAU de FAMILLE TOILES de BRETAGNE "MON DESIR" est composé de la manière suivante :
- SIX TRES BEAUX DRAPS, toile métisse de Bretagne supérieure, sans couture, échelle jours 220 - 320
 - SIX TAILES D'OREILLER renforcées avec volants à jours fins très, 70 - 70
 - DOUZE TRES BEAUX TORCHONS de cuisine qualité forte, 60 - 80
 - UN SUPERBE SERVICE DE TABLE damassé - CARACTÈRES - à couverts, nappes 160 - 160
 - SIX SERVIETTES TOILETTE tissu éponge grande taille
 - SIX SERVIETTES TOILETTE nid d'abeilles très forte qualité, 60 - 80
 - DOUZE MAINS DE TOILETTE, en tissu "TERRA" marque déposée
 - UNE PIECE DE DIX METRES beau starting pour lingerie, largeur 0 m 80
 - SIX ESSUIE-VERRES demi-fil qualité supérieure
 - DOUZE GRANDS-MOUCHOIRS blancs ou couleurs au choix, pour homme
 - DOUZE MOUCHOIRS noir tanzanie ourlés à points pour dame
 - UNE SUPERBE COUVERTURE en laine blanche, bordure satin, pour grand lit deux personnes
 - UN COUVERTURE-LIT JACQUARD frange qualité lourde, grande taille 180 - 220
 - TOTAL 58 PIECES et ajouter la prime annuelle

Livraison franco de port et d'emballage pour toute la FRANCE. Tout envoi ne donnant pas satisfaction est repris dans les 4 jours qui suivent la livraison

CADEAU ALUMINIUM PUR

A l'occasion de cette Vente sensationnelle, Le Trousseau de Famille Toiles de Bretagne offre avec chaque commande une PRIME SUPERBE : la série de cinq Casseroles renforcées avec manches isolants

20" 18" 16" 14" 12"

Je soussigné, lecteur de "Détective", prie la Manufacture de Toiles G. BONNET & EDINGER à Lisieux (Calvados) de m'adresser son TROUSSEAU DE FAMILLE "MON DESIR" payable en 15 mensualités de 100 francs en y joignant le CADEAU-PRIME annoncé.

Nom : _____

Adresse très lisible : _____

Signature : _____

RIEN A PAYER d'avance LES Grands Romans HISTORIQUES de 16 mois de crédit

ALEXANDRE DUMAS



41 VOLUMES RELIÉS 30 FRANCS PAR MOIS

UNE VÉRITABLE BIBLIOTHÈQUE ou au comptant : 430 francs

- LISTE DES VOLUMES COMPOSANT LA COLLECTION :
- 1 et 2. — La Reine Margot; 18 à 22. — Joseph Balsamo;
 - 3 à 5. — La Dame de Montsoreau; 23 à 25. — Le Collier de la Reine;
 - 6 à 8. — Les Quarante-cinq; 26 et 27. — Ange Pitou;
 - 9 et 10. — Les Trois Mousquetaires; 28 à 33. — La Comtesse de Charny;
 - 11 et 12. — Vingt ans après; 34 et 35. — Le Chevalier de Maison-Rouge;
 - 13 à 17. — Le Vicomte de Bragelonne; 36 à 41. — Le Comte de Monte-Cristo.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné, déclare souscrire aux GRANDS ROMANS HISTORIQUES D'ALEXANDRE DUMAS au prix de 30 francs que je m'engage à payer à raison de 30 francs par mois. Livraisons et envois gratuits de tous frais.

Nom _____

Adresse _____

Signature _____

à retourner signé à l'OFFICE TECHNIQUE DU LIVRE, 1, Avenue de l'Observatoire - Paris

LA SCIENCE CONTRE

XI. Les traces d'animaux (1)

L'ÉTUDE des traces d'animaux est aussi vieille que l'homme, plus vieille que la civilisation. Evidemment l'homme quaternaire, l'homme tertiaire, s'il a existé, ont interrogé la terre pour y chercher la trace des fauves qu'ils devaient fuir, ou du gibier qu'ils voulaient traquer. L'art des veneurs, leur talent de liseurs de pistes sont un très vieil héritage ancestral. Ainsi, à une époque où la criminalistique n'existait point, songeait-on déjà à tirer des conclusions des traces animales. Les policiers modernes sont les petits-fils des trappeurs.

La littérature est pleine d'exemples d'identifications par les traces animales. Quelques-uns de ces exemples sont des modèles que les policiers auraient avantage à suivre.

On se souvient de Zadig déclarant au grand ennemi que la chienne de la reine a passé par là : « C'est une épaveuse très petite ; elle a fait depuis peu des chiens ; elle boite du pied gauche de devant, et elle a les oreilles très longues. »

Quelques jours après, on cherche le cheval du roi. Le grand veneur demande à Zadig s'il ne l'a pas vu. « C'est, répond Zadig, le cheval qui galope le mieux ; il a cinq pieds de haut, le sabot fort petit, il porte une queue de trois pieds et demi de long ; les bossettes de son mors sont d'or à 23 carats ; ses fers sont d'argent à onze deniers. »

Zadig est accusé d'avoir volé le chien et le cheval.

Pour se défendre il explique comment il les a décrits d'après leurs traces :

« J'ai vu sur le sable les traces d'un animal, et j'ai jugé aisément que c'étaient celles d'un petit chien. Des sillons légers et longs, imprimés sur de petites éminences de sable entre les traces des pattes, m'ont fait connaître que c'était une chienne dont les mamelles étaient pendantes, et qu'ainsi elle avait fait des petits il y a peu de jours. D'autres traces, qui paraissaient avoir rasé la surface du sable à côté des pattes de devant, m'ont appris qu'elle avait les oreilles très longues ; et comme j'ai remarqué que le sable était toujours moins creusé par une patte que les trois autres, j'ai compris que la chienne de notre auguste reine était un peu boiteuse, si je l'ose dire. »

« A l'égard du cheval du roi, je dirai que j'ai aperçu les marques des fers sur les routes : elles étaient toutes à égale distance. Voilà, ai-je dit, un cheval qui a un galop parfait. La poussière des arbres, dans une route étroite qui n'a que sept pieds de large, était un peu enlevée à droite et à gauche, à trois pieds et demi du milieu de la route. »

Ce cheval, ai-je dit, a une queue de trois pieds et demi qui, par ses mouvements de droite et de gauche, a balayé cette

poussière. J'ai vu sur les arbres qui formaient un berceau de cinq pieds de haut, les feuilles des branches nouvellement tombées. Et j'ai connu que ce cheval y avait touché, et qu'ainsi il avait cinq pieds de haut. Quant à son mors, il en a frotté les bossettes contre une pierre de touche, et dont j'ai fait l'essai.

J'ai jugé enfin par les marques que ces fers ont laissées sur des cailloux d'une autre espèce, qu'il était ferré d'argent à onze deniers de fin. »

On peut craindre que le héros de M. de Voltaire ne soit seulement un peu trop fort ; et je sais bien que, pour ma part, je serais très empêché d'affirmer à un juge d'instruction que des fers d'argent sont, d'après leurs traces, à onze deniers de fin, ou une bossette d'or à vingt-trois carats. Mais le surplus est admirable.

La connaissance des traces animales est d'une grande utilité dans l'enquête criminelle. Le policier, ou tout au moins l'expert, doit savoir reconnaître, aussi bien qu'un veneur, les pattes et les pas des diverses bêtes.

Ces traces peuvent être de deux sortes : tantôt elles ne représentent que la forme générale de la patte, tantôt on y découvre des crêtes et des sillons comme dans les empreintes digitales ou palmaires laissées par les hommes.

Cette question des crêtes papillaires chez les animaux avait d'abord paru seulement théorique. Alix, en 1867, Féré en 1900, Schlaginhaufen en 1905, avaient publié de consciencieuses recherches sur les dessins digitaux ou palmaires de toutes sortes d'animaux, et notamment des singes. Mais Goddefroy s'aperçut que certains chiens, parmi les plus grosses espèces, pouvaient laisser des traces où les crêtes papillaires devenaient discernables.

Un jour on trouva aussi des crêtes papillaires de macaque dans une affaire de vol. Les traces digitales et palmaires des animaux avaient donc un intérêt policier. En 1929 et 1930 un assistant au Laboratoire de police technique de Lyon, le lieutenant de police chilienne Osvaldo Miranda Pinto, s'attacha à l'étude de ces traces. Il montra que, bien loin d'être l'appanage des animaux supérieurs, les plus voisins de l'homme, les crêtes papillaires étaient apparentes chez les ours, chez les kangourous, et même chez quelques oiseaux comme le perroquet et chez des reptiles, comme le lézard et la tortue. En particulier les empreintes de lézard sont extrêmement nettes et belles.

Cette question des dessins digitaux dans la série animale n'aurait qu'un intérêt assez court si l'on se préoccupait seulement de cas — il faut le reconnaître, fort rares — où l'on rencontre, au cours des recherches sur le terrain du crime, des traces de cet ordre. Mais une très grave question de criminologie surgissait. Peut-on confondre, dans certains cas, les traces d'un homme avec celles d'un animal ?

On sait le conte fameux d'Edgar Poe :



Empreinte de kangourou.



Osvaldo Miranda Pinto.



Empreinte de lézard.

The Murders in the rue Morgue. Une vieille femme, Mlle de L'Españaye, a été assassinée dans des conditions atroces : elle a été égorgée avec un rasoir ; puis, son corps a été enfoncé par un criminel d'une force surprenante dans le tuyau de la cheminée. Dupin, le héros criminaliste d'Edgar Poe, démontre, avec une logique splendide, que le crime n'a pu être commis que par un singe anthropoïde.

Eh bien, si un cas de ce genre se produisait dans la réalité, pourrait-on, à l'aide des seules empreintes digitales, affirmer qu'un gorille ou un orang a passé par là, et non un homme ?

Jusqu'à présent, on considérait comme un dogme intangible que toutes les empreintes d'animaux — même chez les singes supérieurs — se distinguaient absolument de toutes les variétés possibles d'empreintes humaines. Ce dogme est erroné sur deux points. Il y a des hommes qui ont des dessins digitaux de singe. Il y a des chimpanzés — Miranda vient de le découvrir qui ont des empreintes d'homme.

L'existence chez certains dégénérés de dessins digitaux ou palmaires de type simiesque était connue depuis longtemps des spécialistes de la dactyloscopie. Féré, le premier, avait remarqué dans l'asile d'aliénés où il était médecin que certains idiots et quelques épileptiques présentaient, très rarement d'ailleurs, un certain dessin digital dont le milieu est constitué par une série de parallèles verticales enfermées dans un ovale. C'est le dessin normal d'un grand nombre de singes, même en dehors des anthropoïdes ; c'est par exemple celui des macaques.

Cette anomalie avait été retrouvée chez des fous par des aliénistes allemands, qui lui ont donné le nom de *Simioidentypus*, et chez des criminels, par des dactyloscopes italiens, qui l'ont appelée *tipo eploaire*, c'est-à-dire dessin en massue. Toutes les fois qu'on rencontre ce dessin simiesque chez un homme, on peut être sûr qu'il s'agit d'un épileptique ou d'un idiot, ce qui ne veut pas dire nécessairement d'un criminel.

La découverte toute récente de Miranda est peut-être plus curieuse encore. En examinant une importante collection de peaux de chimpanzés conservées au Muséum d'histoire naturelle de Lyon, il a trouvé, chez plusieurs de ces grands singes, des dessins digitaux à boucles et à triangles qui sont considérés à juste titre comme le

dessin normal de l'homme. Je me hâte de dire que, si cette constatation est d'une immense intérêt scientifique, elle n'emporte pas des conséquences inquiétantes pour l'enquête criminelle.

Jamais on ne pourra confondre un doigt de chimpanzé même avec un doigt d'enfant, tellement le doigt du chimpanzé est étroit et fin. Il n'en aurait pas été de même, s'il s'était agi du gorille dont la main est énorme. Les identifications d'animaux par leurs traces papillaires ont été jusqu'ici extrêmement rares. Je ne pense pas qu'elles deviennent jamais très communes, même quand on y apportera une attention soutenue.

Mais les traces d'animaux, hors le cas de crêtes papillaires, ont été beaucoup plus souvent utilisées. Je signalerai en particulier l'histoire d'une femme incendiaire qui, dans la grande banlieue de Lyon, allait la nuit mettre le feu aux meules de ses voisins. On n'avait nul soupçon et aucune indication précise. Elle ne laissait d'autres traces que celles de ses sabots, traces très peu caractéristiques. Mais elle se faisait accompagner d'un gros dogue. On moula les traces de cette bête, qui était d'une taille assez exceptionnelle. Et l'on se mit à la recherche, non plus du porteur de sabots, mais du chien.

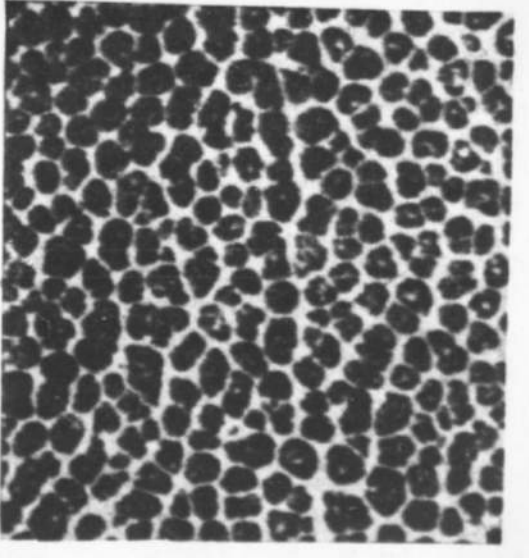
Cette recherche aboutit : le chien fut identifié avec certitude par les particularités de ses pattes et aussi par leur dimension. Quand on eut le chien, il ne fut pas difficile de connaître l'incendiaire, ni même de la faire avouer.

Les traces de chevaux, consistent à peu près uniquement, dans nos régions, en traces de fers. Mais les fers sont beaucoup plus individuels qu'on pourrait imaginer.

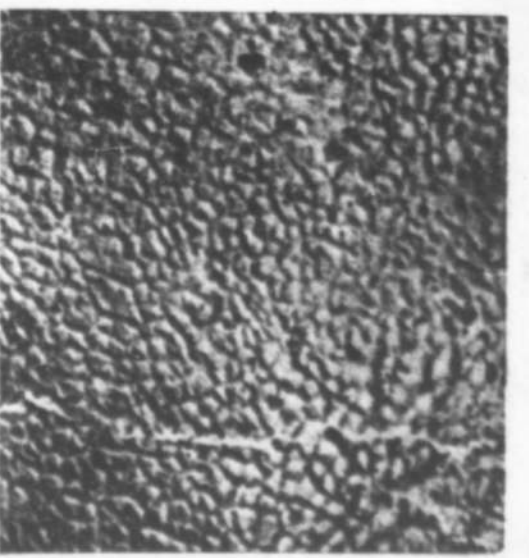
Un bel exemple d'identification par fer à cheval est fourni par l'affaire de la machine infernale du 24 décembre 1900. Réal, qui entraînait avec Fouché à l'Opéra, entendant la détonation, se rendit rue Saint-Nicaise. La voie était encombrée de débris, au milieu desquels gisait un cheval dont les membres avaient été arrachés et dispersés. Réal découvrit un pied dont le sabot portait un fer intact. Ce fer paraissait avoir été fraîchement posé.

Il le fit saisir et, le lendemain, à la Préfecture de Police, convoqua tous les maréchaux ferrants de Paris. Un de ceux-ci reconnut le fer comme sortant de sa forge et donna le signalement de l'homme qui lui avait amené le cheval. Cet homme avait comme marque particulière une cicatrice au-dessus du sourcil gauche. C'était Carbon que, grâce à cette identification d'un fer, on put arrêter. La découverte de autres fauteurs de la machine infernale s'en suivit.

Edmond LOCARD, Directeur du Laboratoire de police technique de Lyon.



Empreinte de rat.



Empreinte d'ours.

Le Détective E. GODDEFROY ex-Officier Judiciaire 8, rue Michel Zwaab - BRUXELLES

TOULON

La ville ! C'est pour eux, qui reviennent de loin, qui ont rêvé longtemps, qu'elle a des côtes profondes, des boudoirs secrets, des maisons d'illusions !

Tout un quartier du Tout-Toulon situé entre les quais et le marché est réservé aux filles.

Vieilles rues étroites avec des ruisseaux stagnants, des ordures d'une semaine, du linge de femme rose et blanc qui se balance aux fenêtres, et entre les toits un ruban de ciel indigo pur, limpide comme une eau de source. Le soleil du matin plonge avec peine dans ces bas-fonds. Il arrive tout de même à glisser le long d'un mur, à s'étaler sur des pavés difformes. Il se livre à un jeu solitaire car l'aube venue, le quartier est vide, silencieux.

Quelquefois, un chat galeux sort d'un couloir. Il s'arrête ramassé sur ses pattes de devant, puis file vers des ordures. Un gamin aux pieds nus, aux mollets crasseux, lui dispute les immondices. J'en ai vu un, un petit mulâtre qui tel un roi nègre s'était coiffé d'un chapeau de paille défoncé.

— Que fait ta mère, lui ai-je crié.

Il m'a répondu fièrement :

— C'est la femme de Jo.

Avant que la police d'Etat ne prit des arrêtés rigoureux, dès cinq heures le soir, les filles fardées des meubles descendant dans la rue, peintes pour la quotidienne pantomime et sur le seuil des maisons closes la bonimenteuse au chignon de cuisinière, interpellait les passants.

Le Chapeau-Rouge

Aujourd'hui, les filles attendent la nuit, ne prennent pas le bras des matelots et l'huis de la maison Philibert est fermé. Seules les enseignes flambent. Et dans ces rues étroites, le soir venu, avec des chansons éraillées, des tangos de phonographe derrière les volets fermés, avec les soubresauts des pianos mécaniques, commence une féerie trouble où tout n'est que masques, couleurs truquées, mots appris, musique fausse, carton pâte, une fête du fantastique, tantôt foraine jusqu'à l'ingénuité, tantôt perverse jusqu'à un crime.

Les enseignes sont celles d'un music-hall, d'un cabaret, d'une guinguette. Elles sont plus naïves que suggestives. Il y a le *Moulin-Rouge*, *Montmartre*, le *Chat Noir*, le *Panier Fleuri*, l'*Oasis*, la *Maison Blanche*, le *Flamboyant*, le *Luxuriant*, *Cythere*, la *Villa Fleurie* et trente autres qui leur ressemblent.

Les marins s'en vont par les rues en roulant

un peu les épaules. Ils hésitent longtemps avant de se décider, s'arrêtent, s'interrogent, partent, reviennent sur leurs pas. Il y a une femme qu'ils cherchent, une blonde qui là-bas, du côté des Antilles habitait leur sommeil, et qui n'est jamais là.

D'autres se décident d'un coup, cognent du poing à la porte, crient quelque chose.

Parfois, ombre inquiète, on rencontre un noir, seul, qui monologue, écarte le bras, se frappe le front.

Il va droit devant ses pieds qui trébuchent, poussé par on ne sait quelle obsession.

Toutes les portes ne s'ouvrent pas devant lui, mais deux lui sont réservées.

Les filles y ont des bras de lutteuse, des chairs grasses, burlesques. Il y en a qui ont 60 ans sous leur fard et malgré leur état-civil.

Le noir entre sur la pointe des pieds, la femme blanche le rend craintif. On ne voit pendant un moment que ses dents laiteuses qui mordent on ne sait à quel souvenir. La fille qui lit un roman lève les yeux, découvre un visage mou de réclusionnaire. Le noir hoche la tête, froisse dans ses doigts un billet de cinq francs. Alors celle qui fut Irma, Manon, Jeannette et qui n'est plus que la bête à plaisir des Sénégalais, plie le coin de la page et ferme son livre pour dix minutes.

— Où voulez-vous qu'elles aillent ? répète la patronne.

— Elle ajoute comme si elle ruminaient une sagesse anière :

— Les autres y viendront à leur tour. Elles peuvent danser en attendant ! Quand on a de la patience, on voit tout ce que l'on veut.

Les autres ! Elles sont, dans ce quartier du « Chapeau-Rouge », ce qu'elles sont à Marseille, à Bordeaux, à Lyon, à Paris.

Elles s'habillent comme des girls de revue, boivent de la limonade avant minuit, des liqueurs après deux heures du matin ; elles chantent, dansent et parlent de l'amour avec un ricanement au fond de la gorge.

Lorsque les bateaux sont partis, elles passent des soirs mélancoliques devant les tables vides du bar. Quelquefois, pour tuer le silence, et donner, au dehors, l'illusion que l'on s'amuse, elles provoquent avec un jeton la convulsion du piano mécanique.

J'en ai vu, groupées autour d'un phonographe, penchées sur une chanson nostalgique qu'elles faisaient répéter sans cesse :

*Juanita, Juanita
Fille étrange...
chantait le disque.*



Signe de ralliement : trois roses à la croisée...

Alors une se leva. On l'appelait l'Espagnole à cause de ses cheveux noir-bleu, de ses yeux de braise, de ses châles.

Elle se confessa sur le ton d'un récitatif de drame lyrique.

— Je ne suis qu'une bête. J'ai tout plaqué mon mari, mes amants. Et voilà qu'à vingt-cinq ans je suis tombée amoureuse d'un petit gars, un matelot qui m'appelait sa Chinoise parce que, parait-il, il avait vu en Asie une même qui me ressemblait.

« Je l'aime, moi, ce petit-là. Il est parti chez lui et il ne m'écrit pas. Bien sûr, il va se marier. Y en a qui ont de la veine ! Vous pouvez en rigoler, vous autres, mais j'en crèverai de cette maladie-là. »

Personne ne pensait à rire ! Dans un coin d'une grande fille blonde en pyjama, au teint de flamande, avait laissé tomber sur ses genoux, la chemisette qu'elle brodait.

— Ce sont de bonnes natures, dit Mme Thérèse. Avec les matelots ce n'est pas toujours drôle. Quand ils ont bu, ils font des dégâts. »

Elle soupire. Mme Thérèse a une clientèle choisie. On aime ses salons discrets, décorés avec goût. On aime aussi sa conversation de femme de bon sens, elle a connu Jean Lorrain et en parle avec réserve mais admiration.

— On ne peut pas ne recevoir que les officiers, n'est-ce pas ?

Le truc de M^e Goquillot

J'ai demandé, bas :

— Coco, opium ?

Mme Thérèse a eu un sursaut d'horreur.

— Pas de ça chez moi. Nous avons déjà assez d'histoires avec la police qui ne comprend rien à nos affaires.

Puis elle ajouta, méprisante :

— L'opium, ça se fume chez soi, entre amis.

— Après les liqueurs du dîner ?

— Si vous voulez. Quant à la coco, c'est bon pour les petites femmes des brasseries, celles qui nous font concurrence et qu'on tolère, je n'ai jamais compris pourquoi.

— Elles ont bien quelques ennuis !

— Pensez-vous ! Depuis que M^e Goquillot leur a enseigné un truc, elles se moquent de la justice. Ah ! celui-là !

Ce n'était pas la première fois que j'entendais parler, à Toulon, de M^e Goquillot, mais personne ne s'est aussi bien exprimé que Mme Thérèse.

— M^e Goquillot, Monsieur, c'était un type à qui vous n'auriez pas donné deux sous si vous l'aviez rencontré dans la rue. Moi, telle que vous me voyez, je connais les convenances. Je suis d'une bonne famille. Lui, il était instruit, il connaissait la loi mieux que le Procureur et il attachait son pantalon avec des ficelles. Expliquez-moi ça ! Un jour, la ficelle a lâché, le pantalon est tombé et savez-vous ce qu'on a vu ? Oh, je peux le dire ! Ça ne choquera pas ces dames. M^e Goquillot portait un caleçon de bains rayé rouge et blanc.

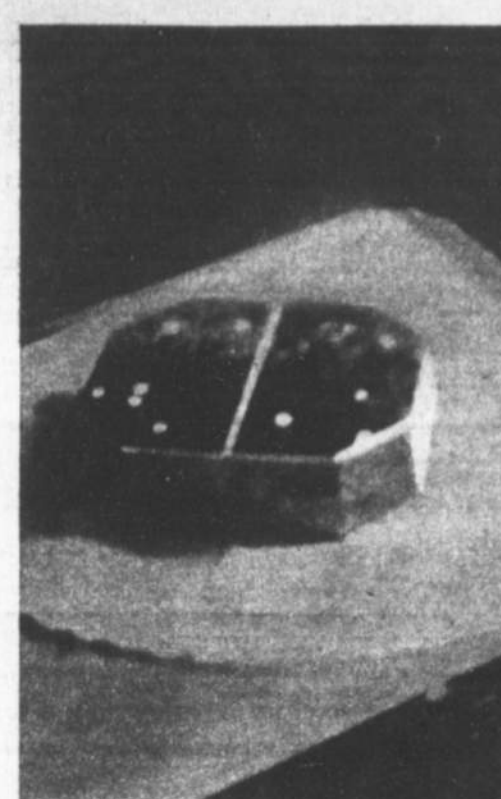
« Vous voyez l'homme ! Il passait sa vie au café et donnait des conseils aux filles qui priaient ou fumaient. » Si on trouve de la drogue chez toi, répétait-il, réponds qu'il y a trois ans que tu l'as. Trois ans, c'est la prescription. C'est au procureur de faire la preuve du contraire. »

« Vous ne le croirez pas, Monsieur ! Ça a pris. Le tribunal de Toulon a condamné, mais la cour d'Aix a acquitté. »

« Ce Goquillot d'ailleurs, s'en prenait à tout le monde, même aux compagnies de Chemins de fer. Il faisait arrêter les trains en pleine campagne sous prétexte qu'il n'y avait pas de « Toilettes » dans le wagon. »

« Quand il est mort, les Nini Tango de l'époque ont pu lui offrir une couronne. Il la méritait. »

Mme Thérèse a raison, on ne vend pas de



... sur le guéridon un coffret chinois...

drogue dans le quartier du Chapeau-Rouge, et ce n'est pas de ce côté qu'on élèvera une statue à M^e Goquillot.

Pour respirer la fumée épaisse et lourde de l'opium, son odeur de paille grillée, il faut quitter l'ombre des maisons closes, ne point suivre le nègre halluciné pour savoir s'il se noiera, ne point chercher à surprendre la chanson triste d'une fille.

Une nuit, deux matelots anglais, ivres, promènèrent à leur bras un mort dont la tête oscillait ainsi que celle d'un pantin. Ils l'avaient trouvé sur la route du Mourillon. Dans sa poche on découvrit de l'opium. L'homme ne sortait point d'une maison d'illusions, mais d'une villa rose devant laquelle s'élevaient des palmiers. L'opium est un luxe, un plaisir de dilettante. Il demande des fumeurs aux doigts affinis, des fumeurs dont le corps n'a été fait que pour des caresses choisies et des voluptés singulières.

La pipe en bambou

C'est un ami, un médecin, qui m'avait emmené dîner chez la jeune veuve d'un armateur. Il lui avait baisé la main, en l'appelant Madeleine. Elle n'avait pas trente ans. Une femme grande, fine, aux cheveux blonds cendrés, aux yeux pers. Sa voix était douce, un peu voilée. Ce qui m'avait frappé tout d'abord, c'était son teint : un peu mat qui faisait d'abord penser à ce fard mauresque dont les femmes ont tant usé l'été dernier. Mais on s'apercevait vite qu'il ne s'agissait point là des artifices d'une poudre. Le visage de Madeleine dont on aurait volontiers cherché une copie dans un tableau de l'école hollandaise, prenait du fait de ce teint, une sorte de langueur asiatique qui pinçait un peu les narines, plissait légèrement les lèvres.

— Autrement, Georges, disait Madeleine, en parlant de l'officier, avait des yeux gris. Aujourd'hui ils sont bleus. Ils gardent le souvenir de la mer.

Une jeune bonne dont l'accent enchantait mon ami le médecin, nous servit un dîner de cabinet particulier : du foie gras, du homard, des grives à la casserole, des asperges.

— Monsieur, me dit-elle, vous allez, à Georges et à moi, nous donner une grande preuve de sympathie et de confiance. Vous boirez une vieille liqueur des *Pères Blancs*, je vous la garantis authentique. Puis vous choisirez un des volumes qui sont sur cette étagère, ce ne sont que des poèmes. Vous l'ouvrirez au hasard, et vous lirez à haute voix quelques poèmes. C'est promis ? Nous serons là.

D'un geste un peu théâtral, elle souleva une portière.

Je vis des peaux de bêtes, des cousins, au mur un pierrot de bois et sur le coin d'un guéridon un coffret chinois.

Un boudoir de femme, peut-être... Un fumoir plus probablement.

— Le docteur vous expliquera, me dit en souriant Madeleine, et elle disparut avec Georges derrière la portière qui retomba.

Je regardai, un peu interloqué, le docteur.

— Ils ont besoin de s'isoler pour fumer une cigarette.

Mon ami ne répondit rien et haussa les épaules.

La liqueur des *Pères Blancs* est parfumée comme une colline de Provence où court le

SECRET

— Un grand crime, avouait-il, m'a toujours autant troublé qu'une œuvre d'art.

— Mon cher, continua Madeleine, nous avons eu à Toulon, dernièrement, une affaire d'opium. Ça ne vous étonne pas ? Il y a toujours des gens maladroits !

« Un nigaud, ancien inspecteur de la sûreté, s'il vous plaît, fut pincé devant le Palais de la Bourse, alors qu'il descendait d'un autobus du Revest. Il avait sur lui deux kilos d'opium du Yunnan, parait-il. On découvrit chez lui 350 grammes de persan, de la coco et de l'héroïne. Tout ce qu'il faut pour attraper deux ans de prison. On ne l'a pas raté, d'ailleurs. »

« Chez un de ses complices, on trouva, au cours d'une perquisition, onze paquets d'héroïne, 20 paquets de cocaïne. La drogue pour cabanon. »

« Ce même jour, on a vu au tribunal une femme charmante, épouse d'un lieutenant de vaisseau, fille d'un général. Les journaux l'ont gentiment appelée Mme Alice. Elle a très bien pris les choses, d'ailleurs. Le tribunal n'est pas galant. Il a condamné cette jeune femme, je vous la présenterai, à un mois de prison avec

thym et la lavande. Elle est à peine sirupeuse. Elle a un goût de vieux Armagnac.

J'en appréciais le bouquet, lorsqu'une odeur étrange, fade se répandit dans la salle à manger. Un peu l'odeur de certaines herbes sarclées que l'on brûle au soir dans les jardins.

Le docteur me regarda avec ironie.

— Tu peux commencer ta lecture. J'hésitai.

Il insista.

— Ce n'est pas une plaisanterie. Madeleine t'en saura beaucoup de gré. D'ailleurs, tu peux le remercier. Maintenant, tu « tiens » ton reportage.

Je pris un volume.

C'était *La Corbeille de Fruits* de Rabindranath Tagore.

Au hasard d'une page, je commençais à lire :

« Mes jours terrestres coulent comme une rivière étroite, et mon âme s'y cramponne au radeau vivant de mon corps. Je le laisserai quand la traversée sera accomplie. Alors ?... Peut-être que là-bas la lumière et l'obscurité sont semblables... »



... au mur un pierrot de bois...

L'odeur fade et écœurante continuait à se glisser dans la pièce. Elle rôdait autour de nous. J'avais compris.

Le docteur m'expliqua :

— Il y a trois ans que Madeleine fume comme on fume à Toulon, c'est-à-dire chez soi. Elle et Georges sont deux êtres exquis. Quelquefois, surtout lorsqu'ils viennent d'en recevoir de Marseille (ils ont un fournisseur qui est sûr), ils invitent des amis, des initiés. Il est venu ici de très hauts fonctionnaires, des écrivains renommés. Il y a un signe de ralliement : trois roses à l'angle de la croisée.

« Quand on te parlera des fumeries de Toulon, des boîtes chinoises du port, maintenant, tu hausseras les épaules. La dernière fumerie, place de la Régie, que tenait une dame Marthe a disparu depuis près d'un an. Ce n'était d'ailleurs qu'un point de repère pour la police. »

« A cette heure-ci, eux, vois-tu, comprennent la musique, la poésie comme s'ils étaient des Dieux. Tout à l'heure, je leur jouerai la *Valse triste* et l'âme de Chopin s'unira à la leur. »

Je suis parti sans revoir Madeleine, la jeune veuve aux yeux pers, Georges l'officier qui revenait de Chine avec son secret. Mais j'ai imaginé leurs gestes essentiels : l'aiguille qui ils plongent dans le pot d'opium gluant couleur de crème de marrons, la goutte qui bourgeoise au-dessus de la flamme violette de la lampe, puis qui se colle dans le fourneau de la pipe en bambou. L'opium grésille, et l'estase monte ainsi qu'un encens.

... Avant de quitter Toulon, j'ai flâné une dernière fois sur les quais de la rade où s'échangent les adieux. Le soleil de midi, un soleil jeune et chaud, dansait son ballet sur la mer. Je sentais se dissoudre toutes les images troubles de la nuit, s'évanouir les fantômes : ceux qui enlacent les filles, ceux qui se traînent dans les fumées lourdes de l'opium.

Le ciel était pur, sans un nuage ; des barques de pêche se reposaient sur l'eau et j'ai vu, j'ai vu à l'étalage d'un bazar un matelot évadé d'un roman de Loti, au col ingénument bleu, qui achetait une poupée...

Pierre ROCHER.



Un petit mulâtre, qui tel un roi nègre, s'était coiffé d'un chapeau de paille défoncé.

II. (1)

Toulon. (De notre envoyé spécial.)

ESCADRE est en rade. Il y a là des navires qui reviennent des mers de Chine, d'autres qui ont fait le tour des Antilles. Des torpilleurs ont terminé une longue croisière en Méditerranée. Leur pavillon a flotté dans le ciel de Constantinople, devant les côtes de Syrie. Ils ont essuyé des tempêtes dans l'Adriatique, tempête courte, rageuse, violente comme la colère d'un Italien jaloux. Ils ont traversé l'azur de matins radieux où toutes les harpes virgiliennes vibraient à l'infini.

Et, maintenant, voici que tant d'hommes qui, pendant plusieurs mois, n'ont eu que la mer sous leurs pieds, le ciel au-dessus de leur tête sont revenus au port.

Un soir Toulon, est apparu aux équipages, doré par le soleil couchant. Ainsi ils avaient vu venir vers eux, avec des minarets, des dômes, des collines vertes, les villes asiatiques, les ports africains que baignaient des lumières exotiques trop chaudes pour les yeux, trop artificielles pour le cœur.

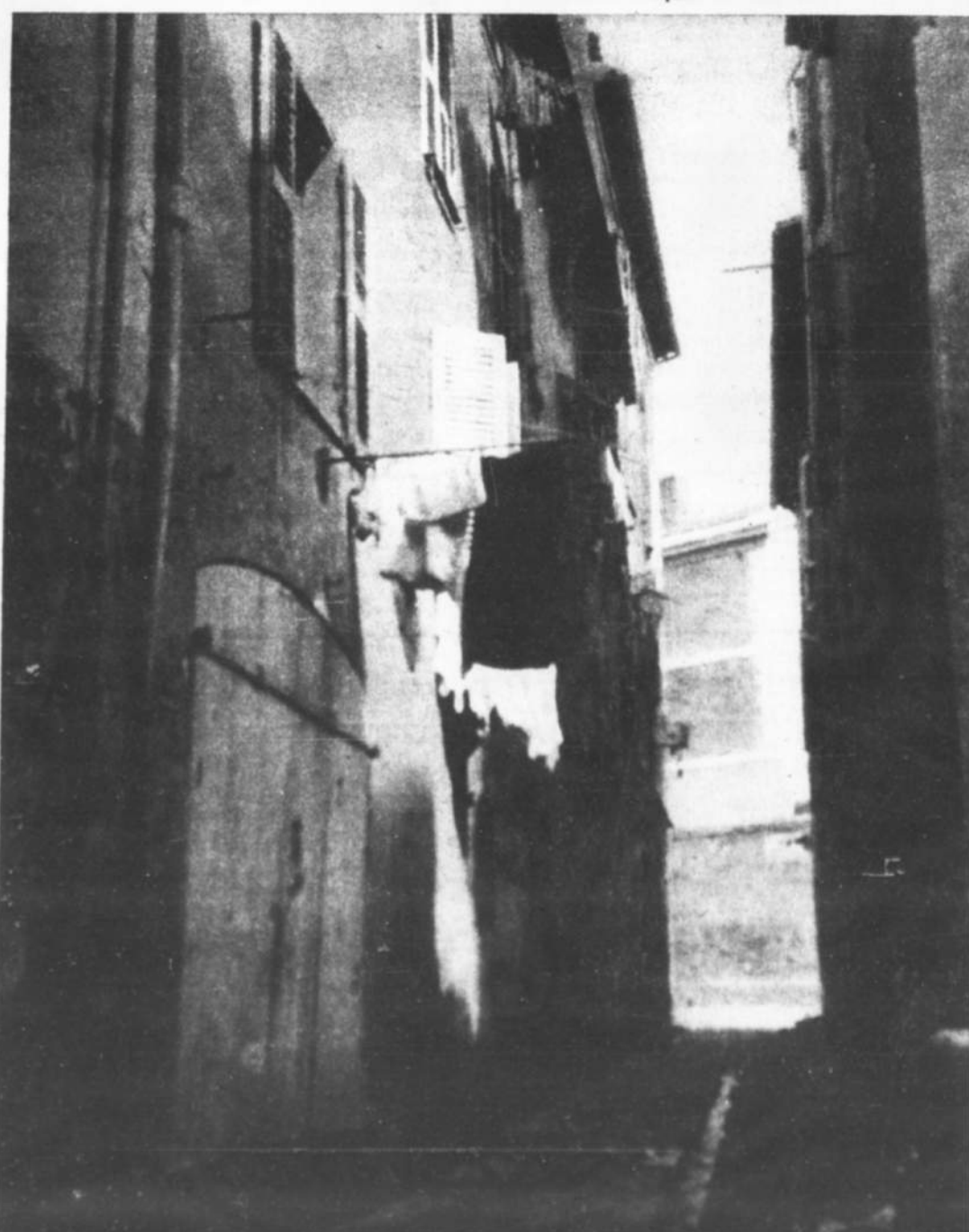
Mais cette fois ils ne pouvaient se tromper. Ils reconnaissaient les villas blanches de Tamaris, les jardins du Mourillon, les plages au sable roux qui sont la banlieue endimanchée de Toulon et, au fond, les pentes rocailleuses de l'Estérel.

Qui chanta ? Le chant est un adieu pour la bien-aimée qui déjà oublie. Qui lança son bérêt trois fois en l'air en poussant un triple hurrah anglais ? Personne sans doute. Ils se turent tous, fermant les yeux pour mieux appeler le visage insaisissable de la marchande de tendresse qui les attendait.

Ils sont descendus à terre comme un peu ivres. Si le grand air vous saoule parfois, il y a aussi des brises de côte, des vents de la montagne qui ne feraient pas rider l'eau d'un bassin et qui pourrissent vos « chavirent ».

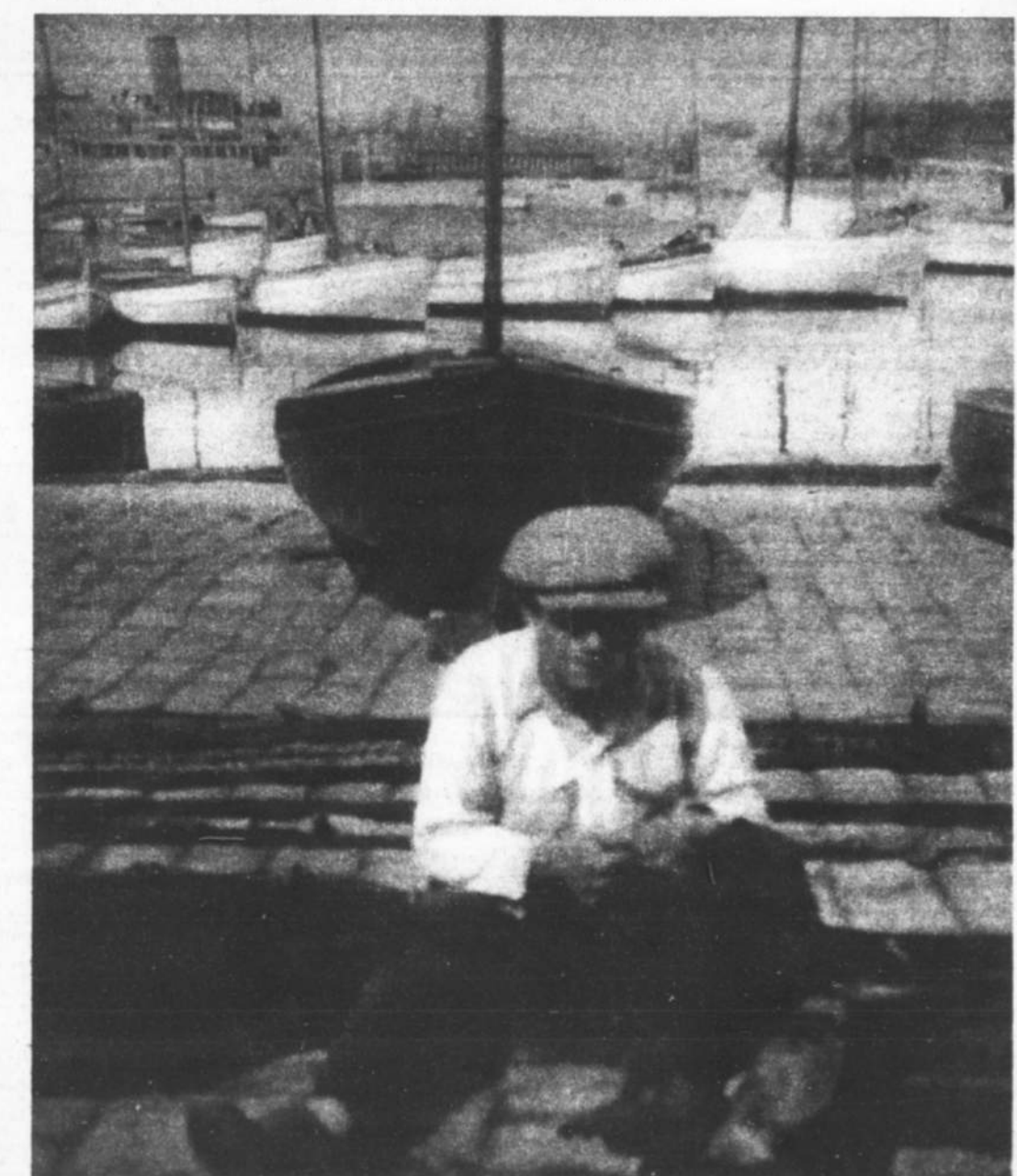
Les navires immobiles, las de leurs voyages, pesaient sur l'eau huileuse de la rade. Tout un paysage de cheminées, de tourelles qui n'était plus qu'un décor d'arsenal.

Alors les matelots au visage hâlé, les officiers gantés, au col impeccable, à la cravate noire élégamment nouée sont partis vers la ville.



Vieilles rues étroites avec des ruisseaux stagnants, du linge de femme rose et blanc qui se balance aux fenêtres...

(1) Voir *Détective* à partir du n° 77.



Sous le soleil brûlant, un pêcheur accroupi raccommodait son filet.



Tout un quartier du Bas-Toulon, situé entre les quais et le marché, est réservé aux filles ; c'est le Chapeau-Rouge. (Photos *Détective*)

VII. - Waldemar Strzveski.

Avez-vous dit M. Froget. Le prévient se plia d'abord en deux, avec raideur, mit sur ses lèvres un sourire de salon qui rendit tous ses traits pointus, articulés...

« Je vous remercie. Et je tiens à vous dire, Monsieur le Juge, quel soulagement c'est pour moi d'avoir affaire, enfin, à un véritable homme du monde. Assés s'accommodant de menus gestes de la main, et encore que M. Froget le regardât d'un air aussi peu encourageant que possible, il poursuivit :

« Si je portais encore l'uniforme d'officier d'Etat-Major de l'armée polonaise, les brutalités auxquelles j'ai été en butte de la part d'agents subalternes feraient l'objet de démarches diplomatiques. Devenu simple particulier et, en outre, étranger à ce pays, je suis réduit à tout subir en silence. Il s'écarta, parlant avec satisfaction. C'était un petit homme mince, sec, raide comme un bâton. Le gélolier l'avait vu avec stupeur, en se déshabillant, retirer un corset comme on portait jadis certains officiers. Un visage buriné, des yeux très myopes, munis de lunettes d'or, Waldemar était obligé d'essayer à chaque instant. Il avait à cette fin un morceau de peau de chamois dans la poche de son gilet.

« Des vêtements, un pantalon, un pli cassant. — Dites donc, Strzveski... — Pardon... Strzveski... Vous comprenez ? Regardez ma bouche... Strzveski... comme ceci... PUIS KI... y a un pli cassant... capable de prononcer mon nom correctement et c'est très désagréable... M. Froget le broncha pas. Au contraire ! Cette sortie découragea le Juge.

« Le mardi 18 janvier, vous êtes sorti de chez vous, rue de Turenne, à huit heures du matin. Environ, oui, Monsieur le Juge. Je voudrais pourtant vous faire remarquer... — Vous avez acheté le journal à cent mètres de là, chez une mercière. Elle prétend que tendant les cinq sous, votre main tremblait... — Je suis persuadé que vous ne mettez pas en balance une mercière et un officier d'Etat-Major... Or vous n'aviez pu lire qu'un titre, en caractères gras : « Zirski et Protov ont été exécutés ce matin... » Chaque page a ses mauvais sujets, Monsieur le Juge. — Quelle somme espérez-vous voler dans la crémère de la rue Saint-Denis ? Silence. Ou plutôt Waldemar se pencha à lui-même à voix basse.

« Vous n'avez pas dit à qui vous avez été reconnu coupable de deux autres assassinats perpétrés dans le département de la Seine, dans des maisons isolées. Protov a avoué que le 21 novembre, il était allé dans des locaux de l'ambassade de Pologne, mais que la présence fortuite de deux agents dans la rue a fait remettre le coup au 24. Il a juré qu'il ne s'agit pas de lieux secrets, mais que le double meurtre n'a été commis qu'à midi. Or le 21, qui était un samedi, l'ambassade n'était pas gardée.

« Vous reconnaissez que depuis l'arrestation des bandits vous n'avez pas mis les pieds dans ce bar ? — Vous voyez ! Dès que j'ai su que c'était un établissement louche, je... — Quelle somme espérez-vous voler dans la crémère de la rue Saint-Denis ? Silence. Ou plutôt Waldemar se pencha à lui-même à voix basse.

« Ce matin-là, il avait deux cents francs dans votre portefeuille. Les voisins de Mme Boullant affirment que, depuis quelques jours, il n'y avait pas de scènes entre vous. — Ce matin-là, il avait deux cents francs dans votre portefeuille. Les voisins de Mme Boullant affirment que, depuis quelques jours, il n'y avait pas de scènes entre vous. — Ce matin-là, il avait deux cents francs dans votre portefeuille. Les voisins de Mme Boullant affirment que, depuis quelques jours, il n'y avait pas de scènes entre vous.

« M. Froget le broncha pas. Au contraire ! Cette sortie découragea le Juge. — Le mardi 18 janvier, vous êtes sorti de chez vous, rue de Turenne, à huit heures du matin. Environ, oui, Monsieur le Juge. Je voudrais pourtant vous faire remarquer... — Vous avez acheté le journal à cent mètres de là, chez une mercière. Elle prétend que tendant les cinq sous, votre main tremblait... — Je suis persuadé que vous ne mettez pas en balance une mercière et un officier d'Etat-Major... Or vous n'aviez pu lire qu'un titre, en caractères gras : « Zirski et Protov ont été exécutés ce matin... »

« Vous voyez ! Dès que j'ai su que c'était un établissement louche, je... — Quelle somme espérez-vous voler dans la crémère de la rue Saint-Denis ? Silence. Ou plutôt Waldemar se pencha à lui-même à voix basse. — Ce matin-là, il avait deux cents francs dans votre portefeuille. Les voisins de Mme Boullant affirment que, depuis quelques jours, il n'y avait pas de scènes entre vous. — Ce matin-là, il avait deux cents francs dans votre portefeuille. Les voisins de Mme Boullant affirment que, depuis quelques jours, il n'y avait pas de scènes entre vous.

« Vous voyez ! Dès que j'ai su que c'était un établissement louche, je... — Quelle somme espérez-vous voler dans la crémère de la rue Saint-Denis ? Silence. Ou plutôt Waldemar se pencha à lui-même à voix basse. — Ce matin-là, il avait deux cents francs dans votre portefeuille. Les voisins de Mme Boullant affirment que, depuis quelques jours, il n'y avait pas de scènes entre vous. — Ce matin-là, il avait deux cents francs dans votre portefeuille. Les voisins de Mme Boullant affirment que, depuis quelques jours, il n'y avait pas de scènes entre vous.

« Vous voyez ! Dès que j'ai su que c'était un établissement louche, je... — Quelle somme espérez-vous voler dans la crémère de la rue Saint-Denis ? Silence. Ou plutôt Waldemar se pencha à lui-même à voix basse. — Ce matin-là, il avait deux cents francs dans votre portefeuille. Les voisins de Mme Boullant affirment que, depuis quelques jours, il n'y avait pas de scènes entre vous. — Ce matin-là, il avait deux cents francs dans votre portefeuille. Les voisins de Mme Boullant affirment que, depuis quelques jours, il n'y avait pas de scènes entre vous.

« Vous voyez ! Dès que j'ai su que c'était un établissement louche, je... — Quelle somme espérez-vous voler dans la crémère de la rue Saint-Denis ? Silence. Ou plutôt Waldemar se pencha à lui-même à voix basse. — Ce matin-là, il avait deux cents francs dans votre portefeuille. Les voisins de Mme Boullant affirment que, depuis quelques jours, il n'y avait pas de scènes entre vous. — Ce matin-là, il avait deux cents francs dans votre portefeuille. Les voisins de Mme Boullant affirment que, depuis quelques jours, il n'y avait pas de scènes entre vous.

« Vous voyez ! Dès que j'ai su que c'était un établissement louche, je... — Quelle somme espérez-vous voler dans la crémère de la rue Saint-Denis ? Silence. Ou plutôt Waldemar se pencha à lui-même à voix basse. — Ce matin-là, il avait deux cents francs dans votre portefeuille. Les voisins de Mme Boullant affirment que, depuis quelques jours, il n'y avait pas de scènes entre vous. — Ce matin-là, il avait deux cents francs dans votre portefeuille. Les voisins de Mme Boullant affirment que, depuis quelques jours, il n'y avait pas de scènes entre vous.

« Vous voyez ! Dès que j'ai su que c'était un établissement louche, je... — Quelle somme espérez-vous voler dans la crémère de la rue Saint-Denis ? Silence. Ou plutôt Waldemar se pencha à lui-même à voix basse. — Ce matin-là, il avait deux cents francs dans votre portefeuille. Les voisins de Mme Boullant affirment que, depuis quelques jours, il n'y avait pas de scènes entre vous. — Ce matin-là, il avait deux cents francs dans votre portefeuille. Les voisins de Mme Boullant affirment que, depuis quelques jours, il n'y avait pas de scènes entre vous.

LISTE DES GAGNANTS DU CONCOURS N° 1 (1)

- 1er Prix (50 points) Paul LORPHEVRE, 46, rue des Coquelicots, BRUXELLES. 1.000 francs.
2e Prix (45 points) Mme Juliette GUILLOU, 3, avenue Saint-Roch, Toulon (Var), 500 francs.
3e Prix (40 points) André GUILLOU, Second-Maître, 3, avenue Saint-Roch, Toulon, 250 francs.

SOLUTION DU CONCOURS N° 5 Nouchi. Ce que M. Froget glissait dans la main de la jeune fille, c'était la photographie des empreintes digitales des dix doigts, où on ne relevait qu'une seule irrégularité produite par la baguette de l'annulaire gauche.

LISEZ... LE CINEMA ROMANESQUE PARADE D'AMOUR. Une offre unique !... T.S.F. TOUT CE DONT VOUS POUVEZ AVOIR BESOIN EN T.S.F. Tout ce que vous POUVEZ DESIRER SE TROUVE A ETS RADIO-DELTA.

LA GRANDE MAISON DU ADHERENT. 18, rue de Valenciennes, Paris. Nouveau cours pratique d'Hypnotisme et de Suggestion.

DE L'ETAT. Active, Toute la France. Nombreuses places. Aucun diplôme exigé. Instruction primaire suffit.

CONCOURS GENERAL. Article Premier. - Entre les participants aux Concours hebdomadaires des 13 COUPABLES, il est institué un Concours général.

LE CHRONOMETRE "UTILIA" vous fera le Maître de l'Heure. aussi beau, aussi brillant et aussi solide qu'un Chronomètre en OR.

PRIME GRATUITE aux PREMIERS SOUSCRIPTEURS. Tout lecteur qui dans le délai d'un mois recevra le bulletin de commande et dévisoire...

Bulletin de SOUSCRIPTION de faveur. Je soussigné déclare acheter un CHRONOMETRE "UTILIA", Bollier PLAQUE OR Laminié au prix de 215 francs...

"T.S.F. RADIO R.W." Vente - Echange - Reprise - Crédit. POSTES MODERNES - LES DERNIERS MONTAGES.

MARIAGES honorables riches et p. i. situations. M. TELIER, 4, rue de Chantilly (7e arr.).

ASTHME. Un vieux remède... Qui! Mais toujours le meilleur. MARIAGES pour toutes situations de 2 à 6 h. M. CARLIS, 32, rue N. D. de Lorette.

MAIRIE EN SECRET. Pour travailler sans fatigue on pour être à la mode. D'importer quelle partie du corps, du visage, du corps entier.

2.000 PHONOGRAPHES GRATUITS. Quels sont les mots qui commencent par le nom de ce chat animal et qui finissent par le nom de ces dessins.

CHIENS DE TOUTES RACES. De grand, de police, de chasse, de terrier, de salon, de compagnie, de luxe, de sport.

GRATIS. j'envoie mon CATALOGUE ILLUSTRÉ ACCORDÉONS.

TIMBRES-POSTE AUTHENTIQUES DES MISSIONS ETRANGERES. GAZARIN, 10, rue de Valenciennes, Paris.

CECI INTERESSE TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PERES ET MERES DE FAMILLE.

Le Détective ASHELBE reçoit tous les jours de 4 à 7 heures. 34, rue La Bruyère (IXe) - Trinité 85-18.

DÉTECTIVE

Le grand hebdomadaire des faits-divers

Le parricide au fouet



(Photo Détective)

A Servance, près de Lure (Haute-Saône) un jeune alcoolique est accusé d'avoir tué sa mère à coups de fouet et de l'avoir ensuite jetée à l'eau. On le voit ici, menottes aux mains, sortant de la prison de Vesoul pour être conduit devant le juge d'instruction.

(Lire, en pages 4 et 5, le reportage de notre envoyé spécial, Marius LARIQUE.)